

# LA QUESTION AGRAIRE

## (3) NATURE, SURPROFIT ET

## ALIMENT DE BASE.

### INTRODUCTION

Nous poursuivons ici l'étude sur la question agraire commencée dans les numéros 2 et 4. Après avoir rappelé que dans notre doctrine communiste le mode de production capitaliste se compose de trois classes - prolétariat capitalistes, et propriétaires fonciers - (N°2), nous avons abordé les éléments fondamentaux de la théorie communiste de la valeur (N°4), afin d'aborder avec le maximum de clarté son application dans les sphères de l'industrie et plus particulièrement de l'agriculture. C'est pourquoi, après avoir rappelé quelques éléments de la dialectique de l'homme et de la nature, nous passons ici à l'étude de la théorie du surprofit.

Celle-ci est en effet intégralement incluse dans la théorie de la valeur laquelle permet de comprendre par conséquent les phénomènes les plus "récents" du capital présentés par tous les apologistes du MPC et tous les ennemis du prolétariat comme des nouveautés contredisant les théories de Marx.

Dans ce même numéro, nous exposerons un aspect fondamental de la théorie communiste, mais qui a été complètement occulté par les révisionnistes : c'est la théorie de l'aliment de base, farouchement défendue par Kautsky, alors orthodoxe, Lénine et la Gauche Communiste d'Italie. L'étude de la rente foncière proprement dite commencera au numéro 8.

### 3.1 Reproduction de la nature et reproduction de l'espèce humaine

#### 3.1.1 Dialectique de l'homme et de la nature.

A l'époque du capital, toute unité entre l'homme et la nature est perdue puisque l'antique communauté a été entièrement détruite et dans le MPC, l'homme et la nature apparaissent comme des catégories distinctes et séparées, s'opposant rigidelement. Il importe donc de réinsérer ce rapport dans le mouvement historique, car ce rapport dépend toujours de conditions historiques et sociales bien déterminées.

Le problème des relations entre l'homme et la nature ne doit pas être envisagé d'une manière métaphysique en posant la nature comme entité supra-humaine échappant à l'emprise et à l'activité de l'espèce humaine. Au contraire, Marx nous donne dès 1844 la clé de la liaison entre l'homme et la nature, en ce que la nature est définie comme CORPS INORGANIQUE DE L'HOMME et l'homme comme PARTIE DE LA NATURE.

" Quand elle n'est pas elle-même le corps humain, la nature est le corps non organique de l'homme. L'homme vit de la nature : cela signifie que la nature est son propre corps avec lequel il doit rester constamment en contact pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est liée à la nature, c'est dire tout simplement que la nature est liée à elle-même, car l'homme est une partie de la nature."

(Manuscrits de 1844)

Cette nature non organique, ce "corps" de l'homme n'est autre chose que l'ensemble des conditions matérielles et physiques nécessaires au déroulement de la vie et de l'histoire de l'espèce humaine; en tant que tel ce corps n'est pas immuable, mais soumis à évolution, tout comme le corps humain au long de l'histoire.

" La condition première de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants. Le premier état de fait à constater est donc la complexion corporelle de ces individus et les rapports qu'elle leur crée avec le reste de la nature. Nous ne pouvons naturellement pas faire ici une étude approfondie de la constitution physique de l'homme elle-même, ni des conditions naturelles que les hommes ont trouvées toutes prêtes, conditions géologiques, orographiques, climatiques et autres. Toute histoire doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire."

(Idéologie Allemande- ES p.45 soul.par nous)

Dans la "Dialectique de la nature" (ES p.233), Engels fait remarquer qu'à son époque en Allemagne, il ne restait quasiment plus rien de la "nature" telle qu'elle existait à l'époque de l'installation des Germains. Le climat, la végétation, la faune, les hommes, ont été profondément modifiés sous l'action de l'activité humaine.

Aussi voyons-nous l'interaction permanente entre facteurs humains et facteurs naturels au cours du développement de l'histoire humaine qui est pour l'homme tentative de maîtriser le déterminisme de la nature, de dépasser la pure existence naturelle pour parvenir à l'existence sociale. Le problème de l'espèce humaine n'est pas d'établir une domination sur la nature en tant qu'objet extérieur, mais de parvenir à la domination de soi, en tant qu'espèce. C'est pourquoi dans le communisme, tout antagonisme entre l'homme et la nature aura disparu.

Au pôle primitif de l'histoire humaine au contraire, lorsque la communauté est le mode d'être de l'espèce humaine, le corollaire de l'unité de l'homme avec la nature, étant donné que cette communauté s'effectue sous l'aspect étriqué de la tribu, est une profonde soumission de l'homme à la nature immédiate. Les possibilités d'action de l'homme sur la nature sont ultra-réduites. C'est pourquoi la nature est divinisée et les phénomènes naturels les plus évidents pour l'espèce aujourd'hui sont alors de terrifiants prodiges (la nuit, la foudre, les éruptions, le tonnerre etc..)

Au cours de l'histoire, l'homme parvient à faire reculer les bornes de cette dépendance à l'égard de la nature immédiate, mais ce qu'il faut souligner, c'est que ce procès est un procès matériel, pratique : c'est par le travail, l'activité générique de l'espèce que celle-ci est capable de s'affranchir pratiquement des contraintes naturelles immédiates.

Comme dit Marx, l'homme ne se sépare pas des animaux parcequ'il pense, mais parcequ'il est capable de produire et reproduire ses moyens d'existence. C'est seulement sur la base d'une transformation réelle de la nature que l'homme est capable d'en comprendre les phénomènes.

Pour l'espèce humaine, "s'affranchir" de la contrainte naturelle immédiate ne veut pas dire l'éliminer et s'en abstraire totalement, mais signifie modifier l'état de dépendance où elle se trouve par rapport à la nature. Ainsi voit-on les "limites" de cet affranchissement ; elles résident dans la complexion organique de l'homme lui-même. Par exemple l'homme ne peut s'affranchir des fonctions naturelles indispensables à son existence, mais ce qu'il modifie socialement c'est la manière de satisfaire ces fonctions, au point que cette manière peut n'avoir rien de commun entre deux périodes historiques. Par exemple tant que l'homme est homme il faut qu'il mange, mais la composition de la nourriture, sa qualité, la manière dont elle est produite, préparée, absorbée etc... sont autant de facteurs qui varient historiquement, dans le sens d'une moins grande sujétion à la nature immédiate.

Ce faisant, l'homme recrée sans cesse en dehors de lui la nature comme son corps non organique. Aussi est-il faux de concevoir le dépassement de la nature immédiate par l'homme comme une abstraction vis-à-vis de celle-ci, car en se rendant maître de ses conditions de vie, l'homme s'unit à une nature toujours plus développée (c'est-à-dire accrue de nouvelles déterminations humaines) tandis que la nature s'unit à un homme toujours plus développé (c'est-à-dire accru de nouvelles déterminations naturelles).

Par exemple si l'homme a accru son action sur la nature jusque dans les airs et bien au-delà de l'atmosphère terrestre -cf. les éjaculations Américano-Russes ! - cela implique dialectiquement qu'il se soit enrichi -quoiqu'actuellement cela n'enrichisse que ... le capital- d'une nouvelle détermination qui auparavant ne se trouvait que dans la nature : celle de pouvoir voler. L'homme ne peut pas éliminer la nature, mais il peut dominer l'hostilité de celle-ci en la transformant. C'est de cette hostilité que fut victime le malheureux Icare, le soleil ayant fait fondre la cire qui attachait les ailes à son dos ! Aujourd'hui, l'espèce serait à même d'évoluer dans les airs avec infiniment moins de risque, n'était l'hostilité du capital qui, en rognant sur les coûts de production, reproduit périodiquement sur une échelle 100 fois plus grande, le plongeon d'Icare !

Nous ne reprendrons pas ici les travaux d'Engels sur l' "hominisation" de l'espèce, et le passage du singe à l'homme, car ce n'est pas le but de ce texte, mais il faut noter que si, au cours de ce développement, l'homme se trouve muni des conditions nécessaires pour produire ses propres moyens d'existence, il se trouve du même coup contraint de le faire. Non seulement avec la maîtrise de la main, l'homme peut se séparer de l'animal car il dispose ainsi d'un organe pour modeler la nature extérieure, mais encore

il se trouve désormais incapable de revenir en arrière.

Comme l'a montré Engels -et sur ce point comme sur les autres, la science bourgeoise n'a fait aucun progrès depuis- la libération de la main et l'usage de la parole sont deux phénomènes corrélatifs rendus possibles par le passage à la station verticale. Dès lors que l'homme possède la main comme instrument préhensile, il n'a plus besoin de la bouche pour celà, ce qui se traduit par le fait que la bouche n'est désormais plus apte à la préhension; de même pour les membres inférieurs. Ainsi tout progrès rend impossible le retour en arrière, à l'étape antérieure, les étapes ne devant pas être caractérisées physiologiquement mais socialement. Mesurer ce qui sépare l'homme muni aujourd'hui de tous ses organes sociaux du primitif, c'est mesurer ce qui sépare l'organisation sociale capitaliste de la tribu. L'écart devient infranchissable souligne Engels. Dès lors c'est une nécessité de la vie humaine de produire ses moyens d'existence et non plus seulement de s'en emparer.

Toute production est en même temps reproduction et toute reproduction est à un degré plus ou moins grand substitution à l'action naturelle. Il en est ainsi même aux plus bas degrés de l'activité humaine : cueillette, chasse, pêche. Ainsi de la chasse : contrairement aux animaux, l'homme ne peut faire confiance à sa seule force physique, surtout contre les gros animaux. Il est défavorisé. La tribu doit avoir recours au travail collectif : battues, pose de pièges etc... c'est-à-dire à une activité murie, qualitativement tout à fait différente de la chasse par une meute de loups par exemple où seule la force physique brute décide de l'issue. L'action des simples forces naturelles n'est déjà plus suffisante. Marx a admirablement montré comment le capital dépossède l'homme de cette organisation sociale, quoiqu'il la développe pour lui-même comme elle ne l'a jamais été. Ce faisant, il rabaisse l'homme (le prolétaire) en dessous de l'animal en le privant de ce qui le rend homme : l'affirmation de soi comme être social:

" Ainsi, tandis que le travail aliéné arrache à l'homme l'objet de sa production, il lui arrache sa vie générique, sa véritable objectivité générique, et transforme sa supériorité sur l'animal en infériorité puisque son corps non organique, la nature lui est dérobé."

(Manuscrits de 1844)

En lui dérobant son corps inorganique, le capital se substitue à l'homme dans son unité avec la nature. Alors que dans les communautés communistes primitives, l'homme subissait le joug de la nature, désormais le prolétaire subit le despotisme de la communauté du capital uni avec la nature.

A l'échelle de l'histoire humaine, l'homme reproduit la nature toute entière, et la transforme du même coup. L'homme "produit et reproduit la nature toute entière (Marx) (1). Cette nature comme produit de l'activité humaine n'est pas une "nouvelle nature", radicalement étrangère à celle qui forme les bases inorganiques de l'existence humaine, c'est toujours la même, mais transformée, imprimée par le travail humain. Une telle marque est immédiatement visible dans la transformation du paysage naturel par exemple. Sous cet angle, le processus est celui de l'humanisation de la nature, transformation de la nature par l'homme. Mais dialectiquement,

---

(1) La différence entre l'homme et l'animal note Marx, est aussi que ce que l'animal "produit" ne se détache pas de lui. Il ne produit que son propre corps ou tout au plus un appendice à ce corps (un nid etc...) tandis que la production de l'homme "reste en dehors de lui", en tant qu'objet. Il faut élargir celà à la nature toute entière, non pas parce que l'homme est incapable de la maîtriser, mais justement parcequ'il la produit et s'affirme par là comme être universel.

cet aspect n'est pas séparable de cet autre : naturalisation de l'homme. Dans la mesure où l'homme accroît son emprise sur la nature, il accroît également sa propre nature. Prenons le cas de l'espèce avant la domestication du feu. Le feu naturel, celui causé par la foudre par exemple est une menace contre l'homme : il le terrifie, ruine son espace vital, le prive de ses moyens d'existence etc... Pour l'espèce, la domestication du feu est à la fois : maîtrise de l'homme sur un phénomène naturel (celui-ci peut être reproduit) = humanisation de la nature, et accroissement du potentiel productif de l'homme (une force naturelle rentre à son service) = naturalisation de l'homme. Dans le genre "homme" est inclus désormais une détermination supplémentaire qui est celle de savoir faire du feu. L'homme arrache à la nature une force naturelle et l'incorpore à l'espèce en tant que force sociale. Naturalisation de l'homme et humanisation de la nature ne sont que deux pôles d'un même procès.

" Plus l'homme est universel comparé à l'animal, plus est universel le champ de la nature non organique dont il vit." (Marx - 1844)

Cela implique que l'homme soit productif, alors que la nature ne l'est pas *stricto sensu*. Mais la nature humanisée, unité de l'homme et de la nature inorganique, réalise les conditions de la production. Le travail de l'homme contribue à finaliser la nature et celle-ci est productive "pour l'homme" ou tout simplement, la nature est "pour l'homme". Pas plus qu'il n'y a de chose en soi kantienne, il n'y a de nature en soi. Quand nous maîtrisons la connaissance d'une chose dit Engels (in : Ludwig Feuerbach) c'est-à-dire quand nous parvenons à la maîtrise des conditions de la production de cette chose, elle devient alors une chose pour nous. C'est le cas de la nature.

" Découvrir ces cotés divers (d'une chose NDR) et, en même temps les divers usages des choses est une oeuvre de l'histoire."

( Marx - Capital I,1 ES Tome 1 p.51 )

Si la nature était en soi productive cela reviendrait à dire qu'elle fournirait des produits tous faits que l'homme n'aurait qu'à consommer. Aussi celui-ci, ne travaillant pas, vivrait d'une rente de la nature.

A la suite de Marx, Bordiga s'est élevé contre une telle conception qui a entre autres pour fonction de répandre l'image idyllique d'un communisme christianisé où les humains repus et vautreés obtiennent tout de machines automatiques. C'est la vision moderniste du communisme naturel.

### 3.1.2. La reproduction de la nature.

On peut parler de forces productives "naturelles", dans la mesure où la nature fournit l'objet de la production (au sens large : l'ensemble des conditions inorganiques de celle-ci). Ces conditions existent dans la nature, mais il faut que le travail humain s'instaure comme médiateur. Ces conditions qui en tant que telles ne produisent rien deviennent dès lors productives.

" L'homme ne peut point procéder autrement que la nature elle-même, c'est-à-dire qu'il ne fait que changer la forme des matières. Bien plus, dans cette oeuvre de simple transformation il est encore constamment soutenu par des forces naturelles. Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre la mère comme dit William Petty."

( Capital I,1 p.58 )

Il faut que les forces productives de la société en soient arrivées à un certain degré de développement pour qu'on puisse dégager le rôle du travail humain dans la production. Les primitifs estiment que tout leur vient de la nature et, dans le même sens, les barbares Germaines déferlant sur l'Occident détruisaient les moulins sur leur passage, car c'était un grand crime pour eux de faire "travailler" la nature.

On définira donc force productive naturelle une force qui n'est pas directement produite par l'homme, mais qu'il trouve en dehors de lui et se soumet à son propre usage ( par exemple l'eau, le vent, la terre etc..) Pour qu'une force naturelle devienne productive, il faut l'insérer dans l'activité humaine et dans ses résultats, il faut des organes qu'on ne trouve pas dans la nature, mais qui sont fabriqués par l'homme. Ces organes permettent de "consommer productivement" ces forces naturelles.

" De même que l'homme a besoin d'un poumon pour respirer, de même il a besoin d'organes façonnés par son industrie pour consommer productivement les forces physiques. Il faut une roue hydraulique pour exploiter la force motrice de l'eau, une machine à vapeur pour exploiter l'élasticité de la vapeur. Et il en va de la science comme des forces naturelles." (Capital I Pléiade I p.931)

Ainsi la praxis est-elle le véritable trait d'union entre l'homme et la nature dont parlent les Manuscrits de 1844. Sans se référer explicitement à ce trait d'union, on ne peut parler de "productivité de la nature" sans tomber dans le plat schéma téléologique dénoncé par Engels : les souris sont faites pour être mangées par les chats, les chats pour manger les souris etc...

Pour en revenir à la question de la productivité naturelle, celle-ci n'est que potentielle c'est-à-dire que pour devenir réelle, il faut qu'elle soit médiatisée par le travail humain. De même, dialectiquement, le travail humain doit être médiatisé par la nature, car celle-là est la base de celui-ci. Le travail est un acte pratique. La terre sans travail n'est rien mais le travail sans la terre n'est rien non plus. L'acte productif est l'unité des deux.

Marx a développé ceci à propos de la fertilité, notamment (nous aurons l'occasion de voir, au cours de cette étude, concrètement l'unité de la productivité sociale et de la productivité naturelle en abordant la rente différentielle). Abstraitement, on peut définir les conditions d'une fertilité naturelle en étudiant la composition chimique des terrains. Mais là encore cette composition chimique est en elle-même inopérante car elle est reliée médiatement à l'activité humaine sur la terre qui est cultivée et donc varie également historiquement.

" Pourtant, à supposer deux parcelles de même composition chimique et de même fertilité naturelle, la fertilité réelle, effective, y diffère selon que ces éléments nutritifs sont plus ou moins assimilables et immédiatement utilisables pour l'alimentation des plantes. Dans quelle mesure la même fertilité naturelle sera donc accessible sur des parcelles également favorisées ce sera en partie affaire de progrès de la chimie, et en partie affaire de progrès de la mécanique. La fertilité a beau être une propriété inhérente au sol, elle implique toujours un rapport économique, une relation au niveau actuel du développement de la chimie et de la mécanique appliquées à l'agriculture; et par conséquent elle varie avec ce niveau." (Capital III,6 Pléiade II p.1319 soul. par nous)

Par conséquent, lorsque nous parlons de fertilité potentielle cela signifie aussi que celle-ci varie suivant les degrés du développement historique. Si le rendement moyen du blé à l'hectare était en France de 10,68 quintaux en 1893 et qu'il a quadruplé depuis pour atteindre 42,7 q/ha en 1977 c'est bien parce que les techniques capitalistes se sont développées et se sont emparées de la production agricole. Bien entendu, l'élimination des plus mauvais terrains a contribué aussi quoique dans une part beaucoup plus faible, à cette hausse de la productivité. La fertilité est donc en grande partie affaire de technique c'est-à-dire de travail humain, mais dans le MPC la technique est synonyme de gestion catastrophique du patrimoine de l'espèce par le capital. Aussi dans la mesure où le capital parvient à augmenter la fertilité de la terre, il provoque dans le même temps son épuisement.

" Toutes ces données (chimie, mécanique ...NDR) influent sur la fertilité différentielle des terres : ainsi du point de vue de la fertilité économique, le niveau de la productivité du travail ( qui permet à l'agriculture dans le cas présent, de rendre la fertilité du sol immédiatement exploitable dans une mesure variable selon les stades du développement) est un facteur important de la fertilité du sol que l'on dit naturelle, aussi important que sa composition chimique et ses autres propriétés naturelles."  
(id. soul. par nous)

Ainsi la nature est "pour l'homme", elle est déterminée humainement. Il est important pour ce qui va suivre de préciser à nouveau le caractère historique de cette humanisation, car celle-ci est toujours dépendante du degré de développement social. Avec le MPC on ne peut plus parler d'humanisation de la nature et de la naturalisation de l'homme sans affirmer en même temps que ce procès s'effectue sous une forme aliénée.

Dire que la nature est pour l'homme revient à dire qu'elle est "pour le capital", car celui-ci soumet la nature à la production capitaliste. De ce point de vue Lukács exprime bien l'aspect socialement déterminé de la nature, encore qu'il ne restitue pas la totalité de la dialectique entre l'homme et la nature.

" La nature est une catégorie sociale. Autrement dit, ce qui à une étape déterminée de l'évolution sociale passe pour la nature, les caractères de la relation entre cette nature et l'homme et la forme dans laquelle a lieu la confrontation de l'homme avec la nature, bref, ce que la nature doit représenter quant à sa forme et à son contenu, son extension et son objectivité, est toujours socialement déterminé."

(Chang<sup>t</sup> de fonction du matérialisme historique. in : Histoire et conscience de classe p.270 éd. Minuit)

Lorsque Lukacs affirme que la nature est une catégorie sociale c'est que pour lui la nature n'est que nature humanisée. Il ne conçoit pas l'homme comme une partie de la nature, mais la nature comme pure et simple partie de l'activité humaine. C'est-à-dire que dans sa lutte de communiste contre le révisionnisme philosophique, il a été impuissant à restaurer cette dialectique de la nature et de l'homme. S'il a dans l'ensemble bien exprimé l'aspect humanisation de la nature, il n'a pas su restaurer intégralement la thèse communiste qui ne voit l'humanisation de la nature qu'en liaison dialectique avec la naturalisation de l'homme.

" L'histoire est elle-même une partie réelle de l'histoire de la nature, du processus par lequel la nature devient humanité."  
(Manuscrits de 1844 p. 255.10/18)

Tout en voulant combattre le naturalisme et le scientisme des révisionnistes Lukàcs n'arrive pas à dépasser leur terrain méthodologique et à restaurer l'unité de l'homme et de la nature. Là où les Kautsky et Cie se livrent à un matérialisme des plus vulgaires et transforment le devenir de la nature vers l'humanité (Marx) en devenir du protozoaire vers l'homo sapiens, Lukàcs n'a pas su restaurer intégralement l'effectuation de ce devenir dans et par le travail humain (praxis). Au lieu de montrer que ce devenir n'est pas de nature purement biologique, mais sociale, Lukàcs en arrive plutôt à nier la continuité et le devenir; il est victime de l'illusion capitaliste qui consiste à voir en l'homme un être abstrait. A la vision vulgaire d'une histoire naturelle indépendante du devenir humain, il ne fait qu'opposer la thèse d'une histoire de l'homme indépendante de la nature. Or la véritable thèse communiste est celle d'une histoire unique où l'homme s'approprie la nature, faisant de celle-ci un être en devenir pour l'homme.

" Pour l'homme socialiste, l'histoire dite universelle n'est rien d'autre que la génération de l'homme par le travail humain, rien d'autre que le devenir de la nature pour l'homme; c'est pour lui la preuve évidente et irréfutable de sa génération par lui-même, du processus de sa genèse. Entre l'homme et la nature, le lien est essentiel : l'homme est devenu pour l'homme la réalité de la nature, et la nature est devenue pour l'homme la réalité de l'homme." (Manuscrits de 1844 p.49 éd. Pléiade t.1)

Avec le MPC, les conditions sont données pour que ressurgisse une véritable unité entre la communauté humaine et la nature, mais pour réaliser celle-ci, il faut que le prolétariat détruise le capital, qui n'a produit cette nature sociale que sous la forme de l'aliénation et donc d'une complète déshumanisation. La nature telle qu'elle se transforme par l'industrie est donc -quoique sous une forme aliénée- la vraie nature anthropologique (Marx).

### 3.1.3 Capital et destruction de la nature.

Si le capital forme obstacle à la réappropriation de la nature par l'homme, c'est parcequ'il est basé sur l'exploitation du travail humain et que donc, en exploitant le prolétaire, il lui arrache à la fois l'objet général de son travail : la nature, et son travail lui-même, son activité objective.

"En séparant l'homme 1°/ de la nature, 2°/ de son propre "moi", de sa propre fonction active, de son activité vitale, le travail aliéné rend l'espèce humaine étrangère à l'homme : il impose à l'homme la vie dans l'espèce comme une substitution à sa vie individuelle." (Manuscrits de 1844 Ed. Pléiade p.63)

Le capital dépouille le prolétaire de son objectivité. Toute activité générique, c'est-à-dire toute activité humaine qui est transformation de la nature et de l'homme est donc désormais effectuée pour le capital. Comme tout mode de production, le capital incarne un certain rapport entre l'homme et la nature : il ne peut pas s'abstraire de la nature car celle-ci est la base de toute activité productive. Le capital exploite donc la nature en même temps que la force de travail humaine, guidé en cela par son seul motif d'existence : l'extorsion du maximum de plus-value. Ce n'est pas de la nature évidemment que le capital tire la plus-value, mais du seul travail humain. Il faut donc que la force de travail prolétarienne transforme la nature pour produire le capital-marchandise et donc la plus-value. L'élargissement de la base productive du capital

prendra donc aussi l'aspect de l'élargissement de son champ d'action sur la nature. La véritable base de l'universalité de l'homme par rapport à la nature dont parle Marx est donnée pour la première fois dans l'histoire avec le capital, mais cette universalisation, dans la mesure où elle est soumise aux impératifs de la valorisation maximum du capital reste anarchique et catastrophique tant pour l'homme que pour la nature.

Pour élargir sans cesse la base de son procès de valorisation, le capital crée toujours de nouvelles valeurs d'usage, inaugure de nouvelles branches etc... De plus le capital utilise les forces naturelles en vue d'arracher le maximum de plus-value au prolétaire (car les forces naturelles permettent d'améliorer la productivité du travail). Son rapport à la nature est donc purement guidé par ses intérêts immédiats, et c'est aussi la direction que suit la science. Celle-ci ne fait que suivre le mouvement du capital, inaugurant de nouvelles disciplines au fur et à mesure que le capital s'attaque à de nouveaux aspects de la nature. Des champs entiers de la connaissance, des sphères entières de la nature seront donc inaccessibles à l'homme tant que subsistera l'obstacle du capital. En outre, vis-à-vis de la nature comme vis-à-vis du prolétariat, le capital dans sa recherche jamais satisfaite de plus-value se comporte en pillard, brisant ainsi l'échange organique entre l'homme et la nature.

" Dans l'agriculture comme dans la manufacture, la transformation capitaliste de la production semble n'être que le martyrologue du producteur, le moyen de travail, que le moyen de dompter, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du travail que l'oppression organisée de sa vitalité, de sa liberté et de son indépendances individuelles. La dissémination des travailleurs agricoles sur de grandes surfaces brise leur force de résistance tandis que la concentration augmente celle des ouvriers urbains. Dans l'agriculture moderne, de même que dans l'industrie des villes l'accroissement de productivité et le rendement supérieur du travail s'achètent au prix de la destruction et du tarissement de la force de travail. En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les Etats-Unis du Nord de l'Amérique, par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse:

LA TERRE ET LE TRAVAILLEUR ".

(Capital I, 4 ES tome 2 p/181-182)

L'histoire n'a pu que confirmer ce que disait alors Marx : le capital épuise tout ce qui, dans la nature n'est pas reproductible : l'eau, le sol l'air etc... en même temps le Mode de Production Capitaliste implique une irrésistible dégradation des valeurs d'usage dans toutes les sphères de la production. C'est une des lois du capital de produire des marchandises de moins en moins bonne qualité. Par conséquent il y'a destruction non seulement du corps inorganique de l'homme, mais aussi de son corps organique.

Aussi le capital : 1°/ arrache la nature à l'homme, 2°/ lui arrache son activité vitale; par conséquent, en détruisant le rapport organique entre l'homme et la nature, le capital constitue d'emblée une menace pour l'espèce humaine.

Tout le mouvement de la civilisation capitaliste porte en soi cette

terrible menace : destruction de l'humanité !

Pour sauver l'espèce, tout se résume dans cette alternative posée au prolétariat : COMMUNISME OU CIVILISATION ! Révolution Communiste ou poursuite de l'infâme route capitaliste, toujours plus menaçante pour l'espèce humaine, toujours plus destructrice envers l'homme et la nature. Ceci fut affirmé dès le début par notre doctrine de classe. Cela n'a donc rien à voir avec les ridicules exhibitions des nouvelles classes moyennes, qui s'agitent afin de réclamer un capital PROPRE!

Leur veulerie réactionnaire n'a d'égale que leur utopie, dans la mesure où tout ce qu'ils demandent c'est que soit mis un terme aux excès du capital lorsque ceux-ci deviennent trop voyants. Ils veulent bien les avantages, mais pas les inconvénients de ce mode de production, comme Proudhon. Pour nous l'excès réside déjà dans l'existence même du capital. Ces nouvelles classes moyennes, étant donné qu'elles consomment une part de la plus-value extorquée au prolétariat ne peuvent pas formuler une critique adéquate du capital et donc comprendre que la destruction du lien organique entre l'homme et la nature, leur mutilation et leur épuisement est un fait inhérent à la poursuite d'une exploitation maximale du prolétariat par le capital. Seule la théorie communiste est capable d'intégrer tous ces faits dans une vision cohérente et unitaire du cours historique.(1)

C'est pourquoi le programme communiste prévoit un certain nombre de mesures applicables dès la phase de dictature du prolétariat, telles que (entre autres) : arrêt de la construction dans les villes, interdiction de la circulation automobile dans les grandes villes, utilisation des excréments humains dans l'agriculture, mesures tendant à supprimer l'antagonisme entre la ville et la campagne, arrêt des activités anti-sociales etc.... Ainsi la révolution communiste arrêtera les perspectives catastrophiques du cours du MPC, dont la moindre feuille bourgeoise nous donne un triste aperçu quotidien (2). Non seulement le mode de production capitaliste est incapable d'épargner à l'espèce humaine les agressions et les destructions naturelles, mais il est lui-même obligé de provoquer des destructions d'une plus grande ampleur encore pour résoudre ses propres contradictions.

" Le capital n'est plus adapté désormais à la fonction sociale qui consiste à transmettre le travail de la génération actuelle aux générations futures et à utiliser pour cela le travail des générations passées. Il ne veut pas d'adjudications de travaux d'entretien, mais de gigantesques affaires de construction : pour cela les cataclysmes naturels ne suffisant pas, le capital crée, avec une nécessité inéluctable, les cataclysmes humains et il fait de la reconstruction de l'après-guerre "l'affaire du siècle"."

(Bordiga. Espèce humaine.... p.46)

---

(1) Par exemple Bordiga a consacré un certain nombre d'articles de Battaglia Comunista et Programma Comunista à dénoncer la pseudo-fatalité des catastrophes naturelles et sociales et à montrer derrière celle-ci, la seule fatalité du capital (cf. Espèce humaine et croute terrestre. Ed. Payot)

(2) Ainsi, dans le seul numéro du "Monde" daté du 12 Avril 1979 trouvons nous une série d'échos où sont mentionnés successivement : la catastrophe du "Bételgeuse", le pétrolier Français qui a explosé en tuant 51 personnes en janvier dernier; l'évacuation en catastrophe de 5000 habitants d'une ville de Floride aux USA à la suite du déraillement d'un train chargé de produits chimiques hautement toxiques; la marée noire provoquée par la collision d'un pétrolier soviétique et qui menace les îles de l'archipel de Stockholm.

Et encore cette série banalement quotidienne ne laisse-t-elle entrevoir que la partie la plus spectaculaire de l'immense processus de dégradation de l'homme et de la nature opéré par le capital sous la forme de l'empoisonnement et du tarissement progressif de toutes les sources de vie.

Tant que ce mode de production existera, l'espèce humaine sera menacée d'une manière permanente de destruction physique. Sa seule sauvegarde elle la trouvera dans la révolution communiste, menée par une seule classe : le prolétariat. Une fois détruite toute forme de propriété de la terre, même l'espèce ne sera plus considérée comme propriétaire de celle-ci. Chaque génération n'aura aucune prétention à dilapider le patrimoine naturel et social de l'homme, mais au contraire devra faire le pont entre le travail de toutes les générations passées et celui des générations futures, unies pour la première fois dans un seul et même arc de vie.

### 3.1.4. Terre-matière et terre-capital.

Nous avons vu comment, dans le MPC les forces naturelles devenaient forces productives, le MPC les enrôlant à son service. La science est la forme que prend dans le MPC la naturalisation de l'homme, qui s'effectue "pour le capital" (dans cette optique, il paraîtrait juste de parler de "naturalisation du capital", forme que prend la "naturalisation de l'homme" dans le MPC).

Au fur et à mesure du développement du capital et avec le passage à la phase de soumission réelle, la science prend une importance de plus en plus grande dans la production. Ce qui, lorsque prédomine le travail vivant (phase formelle) est savoir-faire, habileté de l'ouvrier, ficelles du métier etc... se transforme en force productive sociale en devenant science, force productive du capital. (cf. Chapitre inédit du capital p.200)

L'ouvrier devient pur et simple appendice de la machine. On a application de la science, jouant pratiquement le même rôle que les forces naturelles, à la production, cette application s'accompagnant d'un gigantesque accroissement du capital fixe.

" A mesure que la grande industrie se développe, la création de la richesse vraie dépend moins du temps et de la quantité de travail employés que de l'action des facteurs mis en mouvement au cours du travail, dont la puissante efficacité est sans commune mesure avec le travail immédiat que coûte la production; elle dépend plutôt de l'état général de la science et du progrès technologique, application de cette science à la production. (Le développement de cette science, celui des sciences naturelles en particulier, et grâce à celles-ci de toutes les autres, est à son tour lié au développement de la production matérielle). L'agriculture par exemple, devient une pure et simple application de la science et des méthodes de régulation les plus avantageuses des échanges organiques au profit du corps social tout entier." (Grundrisse - Pléiade t.2 p.305)

Nous ne nous étendrons pas ici, car nous y reviendrons dans le N°7(-qui sera consacré à la suite du texte sur les deux formes historiques de la production capitaliste), sur la mystification dont est victime le prolétariat au cours de ce procès, mais il est évident que du même coup, le rapport de l'humanité (c'est-à-dire du prolétariat) à la nature, subit la complète domination de la communauté du capital.

" Le travailleur ne s'interpose plus comme un chaînon entre l'objet naturel modifié et lui-même. C'est un acte spontané -transformé en processus industriel- qu'il interpose entre lui et la nature non organique dont il se rend maître." (id. p. 306)

Ce n'est plus le travail humain qui est la médiation entre l'homme et la nature, mais son produit : le capital. Celui-ci forme obstacle à la réappropriation de la nature transformée, c'est-à-dire de la nature humanisée par l'homme. Pour que le retour à l'unité s'accomplisse, il faudra détruire le capital. Ce n'est pas une des moindres raisons de la condam-

nation à mort de celui-ci que le conflit croissant entre le développement de la productivité sociale et l'appropriation privée. Toute la puissance matérialisée du savoir que l'espèce humaine se forge au cours de son développement historique (1) lui est ainsi arrachée et domine le prolétaire à travers le capital.

" La nature ne construit ni locomotives, ni chemins de fer, ni télégraphes électriques, ni machines automatiques etc...Ce sont des produits de l'industrie humaine, des matériaux naturels, transformés en organes de la volonté humaine pour dominer la nature ou pour s'y réaliser. Ce sont des organes du cerveau humain créés par la main de l'homme; c'est la puissance matérialisée du savoir. Le développement du capital fixe montre à quel point l'ensemble des connaissances est devenu une puissance productive immédiate, à quel point les forces productives ont pris non seulement un aspect scientifique, mais sont devenues des organes directs de la pratique sociale et du processus réel de leur existence." (p. 307 Grundrisse - soul par nous).

Ainsi que nous l'avons vu, si l'homme est capable de reproduire la totalité de la nature en la transformant, il y'a certaines conditions naturelles qu'il ne peut pas reproduire. L'homme peut reproduire certaines qualités chimiques de la terre, il ne peut pas reproduire la terre elle-même en tant qu'élément naturel. De même on ne peut pas créer de toutes pièces une mine de charbon là où il n'y en a pas. Comme le dit Bordiga, personne ne peut dire : je t'avance tant de capital-argent, et tu me fabriques tant de terre. La terre se trouve et ne se produit pas ; elle peut être gratuite, elle peut se payer avec la vie. Et avec lui, nous "rabaçons cet ABC du marxisme jusqu'à l'ennui".

La différence entre moyens de production reproductibles et moyens de production non reproductibles est fondamentale : les premiers peuvent être généralisés alors que la nature non reproductible et limitée des seconds permet leur monopolisation, laquelle peut créer une entrave à la production capitaliste. Tout ceci sera développé plus loin.

Au sein de l'agriculture, la différence entre moyens de production reproductibles et moyens de production non reproductibles revêt une importance toute particulière du fait que le principal moyen de production est la terre elle-même. Il n'est pas toujours facile de distinguer matériellement entre ce qui est fourni par la nature et ce qui est produit par le travail humain. Plus le capital incorpore la science à la production dans ce secteur et plus la distinction est difficile à effectuer. Pour donner un exemple schématique, on voit très bien au premier abord qu'il y'a d'une part le moulin d'autre part la rivière. Mais à un stade plus avancé, il est déjà plus difficile de distinguer entre le fleuve lui-même et les modifications de son débit de son cours etc... qui sont dues au travail humain, par exemple à l'érection d'un barrage. De même, en ce qui concerne la substance même de la terre, celle-ci évolue avec l'incorporation des

(1) Il revenait bien sûr à la sottise et écoeurante société mercantile bourgeoise de vouloir attribuer un droit de propriété individuel sur cette expression sociale. Cela n'empêche pas que -même du point de vue du droit bourgeois-, toute invention finit par appartenir au domaine public et que n'importe qui peut appliquer les résultats de la physique de la chimie et des autres sciences à la production matérielle, même sans y rien comprendre : il suffit pour cela d'être entrepreneur et d'embaucher des ingénieurs et des techniciens (couches dont l'accroissement est un trait spécifique de la production capitaliste parvenu à la phase de soumission réelle). Dans tous ses aspects : production, reproduction, et incorporation à la production, la science est toujours un phénomène social.

engrais, des installations de drainage et même la manière de labourer transforme, comme nous l'avons vu, sa composition chimique.

Pour distinguer précisément cette substance des modifications qu'elle subit, Marx désigne la première comme "terre-matière", et la valeur des installations incorporées à celle-ci comme "terre-capital". La terre-matière est ainsi le résidu non reproductible qui forme la base du travail humain dans cette sphère de l'activité et dans toutes les autres. Toutefois, nous avons vu que cette base a constamment besoin d'être entretenue par le travail humain pour être rendue productive. C'est en tant que terre-capital que s'incorporent à la nature les moyens de production qui permettent au capital de s'assurer la maîtrise de celle-ci, par exemple en augmentant la fertilité de la terre, en régularisant le débit des fleuves, en exploitant le sous-sol.

" La terre-capital est un capital fixe, mais le capital fixe s'use aussi bien que les capitaux circulants. Les améliorations apportées à la terre ont besoin de reproduction et d'entretien; elles ne durent qu'un temps et elles ont cela de commun avec toutes les autres améliorations dont on se sert pour transformer la matière en moyens de production. Si la terre-capital était éternelle, certains terrains présenteraient un tout autre aspect qu'ils n'ont aujourd'hui, et nous verrions la campagne de Rome, la Sicile, la Palestine, dans tout l'éclat de leur ancienne prospérité."

(Misère de la philosophie ES p.170)

Comme le montre ensuite Marx, l'amélioration peut perdurer, même en cas de disparition de la terre-capital. Par exemple si la concurrence oblige à mettre en culture des terrains plus fertiles, ou encore si une généralisation des améliorations (la terre-capital est reproductible, contrairement à la terre-matière), entraîne une dévalorisation de la terre-capital sur un terrain donné.

En général, la terre-capital doit être constamment renouvelée ou entretenue par de nouveaux apports de capital pour que ses effets sur la terre-matière soient maintenus.

" La terre, tant qu'elle n'est pas exploitée comme moyen de production n'est pas un capital. Les terres capitaux peuvent être augmentées tout aussi bien que tous les autres instruments de production. On n'y ajoute rien à la matière, pour parler le langage de Mr Proudhon, mais on multiplie les terres qui servent d'instrument de production. Rien qu'à appliquer à des terres, déjà transformées en moyen de production, de secondes mises de capital, on augmente la terre-capital sans rien ajouter à la terre-matière, c'est-à-dire à l'étendue de la terre. La terre-matière de Mr Proudhon, c'est la terre comme borne. Quant à l'éternité qu'il attribue à la terre, nous voulons bien qu'elle ait cette vertu comme matière. La terre-capital n'est pas plus éternelle que tout autre capital. " (Misère de la philosophie p.169)

La distinction entre terre-matière et terre-capital, que Marx reprend dans le Capital (1) nous met en présence des trois principaux protagonistes de la société capitaliste : la classe des propriétaires fonciers, la classe des capitalistes, et le prolétariat.

---

(1) "Le capital peut être incorporé à la terre soit temporairement, comme dans les amendements de nature chimique, les engrais etc...soit de façon presque permanente comme dans le cas des canaux de drainage, ouvrages d'irrigation et de nivellement, bâtiments de ferme etc... J'ai désigné ailleurs par "terre-capital" ce capital incorporé au sol." (Cap III,6 p.1290)

### 3.2 Théorie de la valeur et surprofit

" Contre-thèse 11 : La théorie marxiste de l'économie moderne, fondée sur les lois de la production en tant que déterminations de la valeur du produit et de la plus-value n'a pu rendre compte des phénomènes récents du monopole et de l'impérialisme, étant donné que ses déductions partaient de l'hypothèse de l'existence de la pleine concurrence.

Thèse 11 : La théorie fondée sur le calcul de la valeur et de ses fractions dans la production capitaliste, s'opposa dès son apparition à celle bourgeoise de la concurrence. Elle la nia et la condamna en dévoilant, dès ce moment-là, le caractère de monopole de classe de cette économie. Les phénomènes récents ont confirmé la doctrine et toutes ses prévisions. Leur présentation théorique et mathématique même dans les secteurs industriels s'accomplit sans aucune difficulté grâce aux théorèmes rigoureux sur la rente. Ceux-ci furent appliqués - dès leur énonciation - non seulement à l'agriculture mais à toutes les forces naturelles. Ils sont donc valables pour l'économie où il y'a le moteur à vapeur, ou à essence, dont l'énergie est l'hydro-électricité ou demain, nucléaire. Tout cela forme les bases actuelles ou prochaines de surprofits et de monopoles, de revenus parasitaires, qui accusent le manque de compensation de la forme sociale capitaliste."

(Il programma comunista 1954 -N° 12)

#### 3.2.1. Moyens de production reproductibles.

Dans les N) s 2 et 4 de Communisme ou Civilisation, dans lesquels nous traitons de la question agraire, nous avons insisté à la suite de la Gauche d'Italie sur le fait que la théorie du profit de Marx inclut également la théorie du surprofit. La théorie du profit moyen contient donc la théorie du profit extra. Les assertions révisionnistes qui veulent que la théorie communiste soit devenue caduque avec l'avènement du capitalisme moderne, lequel introduirait des éléments qualitatifs que la théorie n'aurait pas prévus, sont donc ainsi définitivement balayées.

Nous avons montré plus particulièrement dans le N°4 que c'est justement dans la phase où le capital devient conforme à son être, la phase de soumission réelle du travail au capital, que jouait pleinement la théorie des prix de production et de l'égalisation du taux de profit moyen. La phase de soumission réelle exige la concentration et la centralisation du capital ainsi que l'interpénétration des différents secteurs de la production capitaliste et des différents capitaux (industriel, commercial et financier).

Nous avons également montré que à l'Est comme à l'Ouest l'égalisation du taux de profit moyen s'imposait à la production capitaliste assoiffée de plus-value. Aucune "planification", aucun "prix administré" ne peut rien changer à cela car les lois de la production capitaliste s'imposent à ses agents indépendamment de leur conscience et de leur volonté.

De même que le programme révolutionnaire du prolétariat n'est pas la lutte contre le "grand monopole", mais la destruction radicale du capital et de son corollaire, le travail salarié, de même il ne prévoit pas pour cela comme moyen le suffrage universel, -quitte à redoubler celui-ci de la mobilisation des masses, comme dans la version gauchiste -, mais le renversement violent de l'ordre existant, la dictature du prolétariat, la violence et la terreur rouge.

Afin d'aborder la question de la rente foncière le plus clairement possible, nous allons ici préciser plus avant la théorie du surprofit telle qu'elle existe dans la doctrine communiste invariante.

Supposons que nous ayons dans une branche quatre types d'entreprises qui produisent dans des conditions productives différentes.

La répartition du capital est la suivante :

					(Nb. de marchandises)
I	600 c	+ 100 v	+ 100 pl	= 800	18 u
II	400 c	+ 100 v	+ 100 pl	= 600	12 u
III	350 c	+ 100 v	+ 100 pl	= 550	10 u
IV	250 c	+ 100 v	+ 100 pl	= 450	8 u
Total Branche	1600 c	+ 400 v	+ 400 pl	= 2400	48 unités.

Supposons que les quantités physiques de marchandises soient de 18 unités dans l'entreprise I; 12 dans l'entreprise II; 10 dans l'entreprise III; et 8 dans l'entreprise IV.

Au niveau de la branche, il y'a un capital avancé total de 2000 qui se décompose en 1600 de capital constant ( pour simplifier, nous supposons que le capital fixe se reproduit en un seul cycle de production), et 400 de capital variable. Le taux général de la plus-value est de 100%. Nous avons vu dans le N°4 le processus de formation de la valeur sociale et de la valeur sociale individuelle.

" Ricardo a besoin, pour mettre sur pied sa théorie de la rente, de deux propositions, qui non seulement n'expriment pas la même action, mais expriment l'effet opposé de la concurrence. La première c'est que les produits de la même sphère se vendent à une seule valeur marchande, la même, donc que la concurrence impose des taux de profit différents, des déviations par rapport au taux de profit général. La seconde, que le taux de profit doit être le même pour tout investissement de capital ou encore que la concurrence crée un taux général de profit. La première loi vaut pour les différents capitaux autonomes qui sont investis dans la même sphère de production. La seconde pour les capitaux, dans la mesure où ils sont investis dans des sphères de production différentes. Par la première action, la concurrence crée la valeur marchande, c'est-à-dire la même valeur pour des marchandises de la même sphère de production, bien que cette valeur identique doive nécessairement engendrer des profits différents, donc la même valeur, malgré, ou plutôt grâce à des taux de profit différents. Par la seconde action (qui d'ailleurs s'opère aussi autrement, c'est la concurrence des capitalistes des différentes sphères qui expulsent les capitaux d'une sphère et les projettent dans l'autre alors que l'autre concurrence, dans la mesure où elle ne concerne pas les acheteurs s'effectue entre les capitaux de la même sphère) la concurrence crée le coût de production (prix de production NDR) c'est-à-dire le même taux de profit dans les différentes sphères de production bien que ce taux de profit identique contredise l'inégalité des valeurs donc ne puisse être obtenu que par des prices (prix) différents des valeurs".

(Marx. Théories sur la plus-value T2 p;234)

Comme nous l'avons vu dans le N°4, la totalité des entreprises dans lesquelles le travail abstrait dépensé est du travail social participent à la détermination de la valeur et donc de la valeur de marché. Nous supposons ici que les 4 entreprises répondent à cette condition. Par conséquent la valeur des marchandises de la branche est de 2400. Comme 48 unités ont été produites dans la branche, la valeur individuelle est de  $(2400 : 48) = 50$ .

Dans la mesure où la concurrence égalise les valeurs individuelles en une valeur sociale, les entreprises obtiennent des taux de profit différents. Dans les rapports initiaux de valeur, les entreprises les plus productives ont les taux de profit les plus bas. Par exemple dans les entreprises de type I, le taux de profit est de  $1/7^{\circ}$  contre  $2/7^{\circ}$  dans les entreprises de type 4.

Avec la formation d'une valeur sociale pour l'ensemble de la branche, les entreprises les plus productives sont désormais celles dont le taux de profit est le plus élevé, la valeur individuelle des marchandises produites par elle étant inférieure à la valeur sociale. Ces entreprises les plus productives obtiennent ainsi un surprofit. (Notre théorie se place toujours au point de vue de la totalité et nous avons ici la preuve que le surprofit ne peut absolument pas être compris en ne considérant que l'entreprise individuelle. En effet, si le surprofit de chaque entreprise était déterminé individuellement, alors chaque capitaliste ferait tout pour freiner le progrès technique dans son entreprise).

A la suite de la formation de la valeur sociale, le tableau I devient :

I	600 c	+	100 v	+	200 pl	=	900	18 u
II	400 c	+	100 v	+	100 pl	=	600	12 u
III	350 c	+	100 v	+	50 pl	=	500	10 u
IV	250 c	+	100 v	+	50 pl	=	400	8 u
Tot.	<u>1600</u> c	+	<u>400</u> v	+	<u>400</u> pl	=	<u>2400</u>	<u>48</u> u
Br.								

L'entreprise I obtient un taux de profit de  $2/7$  (= 28,5%) contre 25% dans l'entreprise II, 12,5 % dans l'entreprise III, 14,3% dans l'entreprise IV alors que auparavant (cf. tableau p.16) le rapport de la plus-value au capital avancé dans chaque entreprise était de : 14,28% dans l'entreprise I, 20% dans l'entreprise II, 22,2 % dans l'entreprise III, 28,5% dans l'entreprise IV.

La formation d'une valeur sociale permet aux entreprises les plus productives d'obtenir un surprofit, qui provient du transfert de plus-value des entreprises les moins productives.

L'entreprise II est l'entreprise régulatrice de la valeur de marché individuelle. C'est-à-dire que dans cette entreprise ou ce type d'entreprise, la valeur individuelle correspond à la valeur sociale. La valeur sociale est de 50 et la valeur individuelle des marchandises produites dans les conditions techniques de l'entreprise II (ou des entreprises, puisque il s'agit là d'un type d'entreprises) est également de  $(600 : 12) = 50$ . L'entreprise II est donc l'entreprise régulatrice de la valeur de marché dans la branche et son taux de profit est égal au taux moyen de la branche. Lorsqu'intervient la transformation de la valeur en prix de production c'est-à-dire le deuxième aspect de la concurrence défini plus bas (1) ce qui a été dit pour la valeur de marché est tout aussi valable pour le prix de production.

La branche dont il est question ci-dessus participe à l'établissement

(1) Si le passage de la valeur au prix de production est également un phénomène historique qui recoupe le passage de la phase de soumission formelle à la phase de soumission réelle du travail au capital, au sein de cette dernière c'est seulement sous l'aspect théorique que l'on peut les dissocier. Cette séparation est donc ici purement méthodologique et vise uniquement à faciliter l'exposition. Il faut aussi noter que les coûts de production sont modifiés.

du taux général de profit. Nous supposons que celui-ci est égal à 25%, et donc nous supposons que la composition technique de la branche est telle que sa composition organique est plus élevée que la moyenne. Si donc le taux général de profit est de 25% le prix de production de la branche de 2500 pour une quantité de marchandises de 48 unités soit un prix de production régulateur d'environ 52,08.

A la suite de la formation du prix de production, nous obtenons le tableau suivant :

I	600 c	+	100 v	+	237,5 pl	=	937,5	18 u
II	400 c	+	100 v	+	125 pl	=	625	12 u
III	350 c	+	100 v	+	70,8 pl	=	520,8	10 u
IV	250 c	+	100 v	+	66,7 pl	=	416,7	8 u
Tot.	1600 c	+	400 v	+	500 pl	=	2500	48 u

Les taux de profit sont, par ordre : 33,9% pour les entreprises de type I, 25% pour les entreprises de type II, 12,5% pour celles du type III, et enfin 15,7% pour celles du type IV.

Les entreprises de type I obtiennent un surprofit par rapport au taux général de profit, les entreprises de type II obtiennent un profit égal au taux général de profit, et les entreprises de type III et IV un taux inférieur à celui-ci.

Nous pouvons donc confirmer ici par la mathématique que la théorie du taux de profit moyen n'est pas incompatible avec le surprofit et le monopole mais au contraire que c'est sur la base du taux de profit moyen que naissent le surprofit et le monopole. Il apparaît clairement ici aussi que la LUTTE DES CLASSES n'est pas une lutte des ouvriers d'une entreprise ou même d'une branche<sup>(1)</sup> comme la sidérurgie- contre "leur" patron ou un groupe de patrons, mais la lutte de tout le prolétariat, organisé en parti communiste contre l'ensemble des capitalistes et leur Etat; car c'est l'ensemble de la classe capitaliste qui exploite l'ensemble de la classe ouvrière ( ce que nous voyons dans les tableaux ci-dessus où tous les ouvriers concourent globalement à la production d'une plus-value totale qui sera répartie entre tous les capitalistes par le biais du transfert de la plus-value.)

"... Tout cela obscurcit de plus en plus la véritable nature de la plus-value, c'est-à-dire le mécanisme réel du capital. Cet effet est encore renforcé par la transformation du profit moyen et des valeurs en prix de production, en moyennes régulatrices de prix de marché. Ici intervient un processus social compliqué, l'égalisation des capitaux, qui sépare les prix moyens relatifs d'avec les valeurs des marchandises, et les profits moyens dans les différents secteurs de production (abstraction faite des investissements individuels dans les branches particulières) d'avec l'exploitation réelle du travail par les capitaux particuliers. Et ce n'est pas une simple apparence, c'est au contraire un fait que le prix moyen des marchandises diffère ici de leur valeur, donc du travail qui s'y trouve réalisé, et que le profit moyen d'un capital particulier diffère de la plus-value que ce capital a tiré des travailleurs qu'il emploie. la valeur des marchandises n'apparaît plus directement que dans l'

(1) Ou même d'une nation. Dans le cadre de ce texte, nous n'avons pas envisagé l'application de la loi de la valeur au niveau international, ce que nous ferons dans un prochain numéro consacré à l'impérialisme.

influence que la productivité variable du travail exerce sur la hausse ou la baisse des prix de production, sur leur mouvement, et non sur leurs ultimes limites. Le profit ne semble être déterminé qu'à titre accessoire par l'exploitation directe du travail, qui permet au capitaliste, devant les prix de marché régulateurs apparemment indépendants de cette exploitation, de réaliser un profit supérieur à la moyenne. Les profits moyens normaux semblent inhérents au capital et indépendants de l'exploitation; l'exploitation anormale - ou même l'exploitation moyenne dans des conditions exceptionnellement favorables - semble déterminer non pas le profit lui-même, mais seulement les profits qui s'en écartent. La division du profit en profit d'entreprise et intérêt (sans parler de l'intervention du profit commercial et du profit financier, qui semblent avoir pour seule source la circulation et nullement la production) parachève la séparation formelle de la plus-value, l'ossification de sa forme vis-à-vis de sa substance, de son essence."

( Marx Capital III, 7 Pléiade II pp. 1436-37)

Les capitalistes forment une Sainte-Alliance contre la classe ouvrière, L'interpénétration et l'interdépendance accrue de tous les capitaux que le procès de valorisation entraîne a pour conséquence l'accroissement du despotisme du capital. Toutefois, si les capitalistes se tiennent bien serrés devant la masse menaçante du prolétariat, en vue de lui extorquer le maximum de plus-value, cela n'empêche pas qu'une fois la plus-value extorquée, il s'engage une lutte à mort entre les alliés pour le partage du butin, autrement dit pour se répartir la plus-value. On mesure alors toute la vulgarité et le caractère anti-prolétarien de la position du PCF. Selon la thèse anti-monopoliste de ce parti des charognards, les entreprises les moins compétitives seraient "exploitées" par les plus productives dans la mesure où elles ne réussissent pas à récupérer la totalité de la plus-value qu'elles ont extorquée à leurs ouvriers (1). Une telle escroquerie théorique est à la base de l'union anti-monopoliste à laquelle doivent participer petits patrons et ouvriers, exploités et exploités, tous unis contre la grande entreprise capitaliste, et ce d'autant plus qu'elle est étrangère. Du point de vue de notre classe, cela revient à abandonner les

---

(1) Que le PCF assène à longueur de journée de telles insanités contre-révolutionnaires n'a rien pour nous étonner : c'est sa fonction de s'opposer à la théorie du prolétariat, tout comme c'est notre tâche de défendre celle-ci, contre eux et contre tous ceux qui se mettent en travers du chemin du prolétariat. Mais il est beaucoup plus étonnant et affligeant de lire les mêmes âneries dans une revue se prétendant révolutionnaire comme celle du CCI :

"La production de valeurs d'échange sous la forme de la production généralisée de marchandises n'est pas un mécanisme d'échange égalitaire mais inégal, dont la réalité n'est autre chose que l'extorsion de valeur de la classe ouvrière (tout comme des capitalistes mineurs et des producteurs indépendants) avec comme but l'accumulation du capital, c'est-à-dire la restriction de la consommation (δ Tougan-Baranowsky, voici tes émulés !) afin de développer les moyens de production (!!!)".

(Revue Internationale N°16 p.10-nous soul. les âneries)

Voilà jusqu'où peut aller le crétinisme de ces apôtres de l'activisme! Et l'on voudrait après cela que nous ne nous acharnions pas sur le B-A BA de la théorie révolutionnaire alors que "l'avant-garde" du mouvement communiste ne sait même pas ce qu'est l'accumulation du capital ni l'exploitation de la classe qu'elle prétend défendre. Gageons que les associations de PME seront conviées à débattre gravement et démocratiquement de la "formation du parti", au cours d'une prochaine conférence internationale! (suite p.20)

prolétaires des petites entreprises aux griffes de leur patron, en les rendant "solidaires" de celui-ci et en les livrant à l'exploitation la plus féroce, puisque pour résister, les petits patrons sont obligés de pressurer à fond leurs ouvriers en rognant sur les salaires et en allongeant la journée de travail.

Si nous introduisions maintenant des différences entre les branches, nous voyons que des surprofits peuvent être obtenus au sein de la branche lorsque la durée du travail y est supérieure à la moyenne. Nous avons montré dans le N°4 comment se formait le prix de production dans ce cas-là. Il en va de même lorsque l'intensité du travail est plus élevée que l'intensité moyenne. Dans ce cas également le surprofit appartient à la branche dans laquelle le surcroît d'exploitation a été obtenu, mais le premier cas est caractéristique de la plus-value absolue (allongement de la journée de travail), tandis que le second est caractéristique de la plus-value relative.

D'autre part il peut y avoir des différences dans la composition de la force de travail : présence plus ou moins grande de travail complexe. (Notons que pour l'analyse de la péréquation du taux de profit, nous considérons que tout le travail est du travail simple).

Comme nous l'avons souligné dans le N°4, si nous restons au niveau de la branche vue uniquement sous son aspect "technique", nous ne dépassons guère le point de vue de l'économie politique la plus avancée. Nous avons montré que l'égalisation des taux de profit valait pour des capitaux avancés de même grandeur. Or cela implique que nous devons nous situer d'emblée au-delà de la branche de production. Nous ne devons pas considérer le capital avancé cherchant à obtenir le profit moyen comme capital de la branche, mais comme partie aliquote du capital total. En effet au niveau de la branche, des considérations "techniques" entrent en jeu. Si par exemple le capital engagé dans la branche de l'automobile n'est pas le même que dans la branche des bicyclettes, c'est que techniquement la branche des bicyclettes exige par exemple une moins grande masse de capital fixe, des machines quantitativement moins importantes etc... On ne cherchera donc pas à considérer la péréquation des taux de profit de l'automobile et du cycle. La théorie de l'égalisation des taux de profit ne se situe pas au niveau de l'entreprise ni même de la branche de production, mais sur le plan de conglomérats de capital (ce qui implique l'interpénétration du capital industriel, commercial et financier) et l'affrontement de ces conglomérats (2)

---

(2) Jusque-là nous avons envisagé le cas des surprofits obtenus lorsque les marchandises étaient vendues à leur prix de production. Sur cette base les différents rapports de force entre les fractions de la classe capitaliste, entraînent également l'établissement de surprofits. Par exemple, les principaux capitalistes d'une branche peuvent former une entente pour imposer des prix de marché supérieurs aux prix de production. Ou encore une entreprise particulière détenant temporairement un monopole peut imposer elle aussi ses prix de marché.

---

(suite la note 1 p.19)

Nous pourrions laisser au CCI le bénéfice du doute d'une formulation malheureuse si parallèlement l'apologie des classes moyennes ne florissait de plus en plus dans les colonnes de "Révolution Internationale" (cf N°s 59 et 60). Ainsi sont saluées comme luttes "prolétariennes" les conflits des banques et des assurances etc... mises sur le même plan que les exploitations ouvrières du Nord et de Lorraine, alors que les employés et techniciens ne peuvent lutter que sous l'étroite et ferme direction du prolétariat organisé en parti communiste, en se ralliant à son programme et à ses objectifs. Du manque de rigueur théorique au confusionnisme et à l'opportunisme, du démocratisme et du pacifisme à la collaboration de classes, il n'y a guère qu'un tout petit pas qui n'est pas loin d'être franchi.

La péréquation des taux de profit prend donc tout son sens lorsque le capital est concentré et centralisé.

La concentration est l'augmentation de la quantité de capital au sein d'un même pôle capitaliste. C'est le corollaire de l'accumulation du capital. Le processus de la valeur qui se valorise se traduit par un accroissement de la somme des valeurs accumulées ce qui est la concentration du capital. Ainsi la concentration est-elle le mouvement d'une masse de capital qui suit sa propre tendance, "faisant ainsi acte de vitalité propre" (Marx). Il existe autant de "foyers de concentration relatifs" que de pôles d'accumulation, ainsi la concentration croit en même temps que le capital social lorsque le capital s'accumule dans ses divers pôles.

Il peut y avoir, dialectiquement un mouvement de déconcentration par exemple lors d'un héritage ou bien lorsqu'il y'a dévalorisation et désengagement de capital. Supposons une branche dans laquelle le besoin social est limité : la plus-value produite dans cette branche ne s'y accumulera pas, le capital se désengage. Avec le développement de la production capitaliste, la masse de capital engagée pour satisfaire un besoin social donné diminue, d'où dévalorisation et déconcentration relative. En se dévalorisant le capital subit un processus de déconcentration à supposer que la demande augmente moins vite que la productivité. Le capital se désengageant d'un côté, il s'engage dans d'autres secteurs, d'où création de nouvelles valeurs d'usage pour servir de support à sa recherche maximum de plus-value. Toutefois le capital se centralisant, il y'a quand même besoin de fortes avances de capital et d'autre part la composition du capital tend à se modifier dans le sens d'une substitution du capital constant au capital variable, donc d'une hausse de la composition organique.

Par contre le procès de centralisation est celui d'une unification des pôles d'accumulation des capitaux, de la fusion d'un grand nombre d'entre eux en un nombre moindre. Ce procès met le capital à même d'accroître la vitesse de son propre mouvement et d'élargir l'échelle de son activité. En effet c'est seulement par la centralisation de capitaux entre les mains de sociétés par actions ou de l'Etat qu'ont pu avoir lieu de grands travaux comme les chemins de fer etc... alors que la simple concentration de la masse d'un capital individuel donné ne peut que suivre le rythme de l'accumulation.

" La centralisation n'exige qu'un changement de distribution des capitaux présents, qu'une modification dans l'arrangement des parties intégrantes du capital social. Le capital pourra grossir ici par grandes masses en une seule main parce que là il s'échappera d'un grand nombre. Dans une branche de production particulière la centralisation n'aura atteint sa dernière limite qu'au moment où tous les capitaux qui s'y trouvent engagés ne formeraient plus qu'un seul capital individuel. Dans une société donnée elle n'aurait atteint sa dernière limite qu'au moment où le capital national tout entier ne formerait plus qu'un seul capital entre les mains d'un seul capitaliste ou d'une seule compagnie de capitalistes."

(Capital Livre I Pléiade t1 p.1139)

L'économie politique bourgeoise et le révisionnisme ont toujours nié la validité de cette thèse communiste pour l'agriculture (où selon eux il n'y aurait pas centralisation), admettant que dans l'industrie il y'avait concentration et centralisation (et même, Bernstein tendait à la remettre en cause également pour l'industrie, en arguant que le nombre des entreprises industrielles augmentait, ce qui n'est pour nous nullement contradictoire comme nous le verrons plus bas).

Une des thèses centrales de la contre-révolution (d'où l'importante nécessité pratique de la théorie de la rente et des études sur la question agraire) est que le mouvement du capital dans l'agriculture a complètement démenti les thèses de Marx :

" Aucune observation théorique n'a été réfutée par les développements historiques d'une manière aussi prompte et aussi catégorique que la loi marxiste de la concentration en agriculture. Tous sauf les ultra-orthodoxes marxistes ont accepté ce fait."

(N. Georgescu Roënden)

Certes, en face de tous les traitres, il y'a eu notamment le Kautsky de 'la question agraire', Lénine et Bordiga. Nous sommes en bonne compagnie.

Lorsque la masse des capitaux en concurrence est différente, nous pouvons avoir aussi des surprofits qui vont se traduire par le fait que des branches vendent les marchandises à un prix de marché supérieur au prix de production. Le rapport de force tourne à l'avantage des capitaux les plus importants. C'est ce qui se passe par exemple lorsqu'une petite entreprise est sous-traitante d'une grosse, celle-ci lui imposant son prix de marché.

L'obtention de ce surprofit durera jusqu'à ce que les capitaux nouveaux qui seront attirés par les surprofits permettent l'égalisation des taux de profit. Bien entendu c'est de l'intérêt du secteur qui obtient ce surprofit de retarder le plus possible la venue de capitaux dans cette branche. Avec le développement de la production capitaliste, la masse du capital à avancer pour pouvoir concurrencer sérieusement le capital alors en action dans la branche s'accroît; par conséquent la concurrence prend la forme de luttes gigantesques entre fractions du capital, la lutte sourde n'apparaissant comme lutte ouverte que dans des périodes brèves.

Le mouvement du capital dans les pays de l'Est (URSS, Chine etc...) se caractérise par une centralisation du capital plus achevée que dans les pays capitalistes occidentaux, tandis que la concentration du capital y est beaucoup moins développée. Il y'a décalage entre concentration et centralisation. Le mouvement du capital en est facilité, ce qui permet d'autant mieux la réalisation de la loi de la valeur. Ce décalage est une des marques d'un plus faible développement de la phase réelle dans ces aires.

Le capital se centralise soit au sein de la branche, soit de branche en branche en les ordonnant les unes par rapport aux autres (ce que l'économie politique appelle concentration horizontale et concentration verticale). Toutefois cette centralisation peut aussi affecter deux secteurs indépendants. Bien sûr le cas le plus profitable est une centralisation intégrée (à travers deux secteurs complémentaires), le capital peut alors se concentrer dans les secteurs de son choix et supporter plus facilement la concurrence nationale et internationale. Les exemples abondent : possibilité d'abaisser les prix dans une branche donnée pour ruiner les concurrents et empêcher les nouveaux arrivants de s'installer. Transferts de profits entre les diverses firmes par une politique de bas et hauts prix suivant que l'on vende ou que l'on achète à l'entreprise vers laquelle le profit doit être transféré. Mais à travers ce mouvement anarchique, à travers la course aux surprofits et à travers l'égalisation des taux de profits la loi de la valeur se fraie inéluctablement son chemin et s'impose aux capitalistes de tous les secteurs.

Voyons comment cela est compris par l'entendement petit-bourgeois. Pour qui confond le tout et les parties, la baisse tendancielle du taux de profit devient un mystère insoluble. Parmi les explications fantaisistes, on peut citer celle de la CWO (Communist Workers Organisation -GB). Suivons leur raisonnement : le taux de profit est le rapport de la plus-value à la somme du capital constant et du capital variable ( $p/c+v$ ). Comme la plus-value ne naît que de l'emploi du capital variable, l'intérêt du capital serait d'augmenter au maximum la part de celui-ci. Pour expliquer la baisse du taux de profit, il faut donc l'intervention d'un deus ex machina qui impose au capital cette baisse -en le forçant à éliminer du travail vivant-. Cette intervention divine, l'économie marxiste vulgaire croit l'avoir trouvée avec la concurrence (1 cf. p.23)

Qu'en est-il ?

Que cette concurrence s'impose au capitaliste individuel, comme Marx l'a montré dans le livre I, voilà qui n'a rien d'étonnant mais sur le plan du capital total, la concurrence n'explique rien. Elle ne fait que réaliser les lois du capital, mais elle ne les crée en aucune façon (2).

En fait les secteurs capitalistes dont l'accumulation du capital engendre la baisse du taux de profit ne sont pas ceux qui voient leur taux de profit baisser, bien au contraire il augmente. ( Cela n'est paradoxal que pour qui n'a rien compris à la loi de la valeur). La concurrence ne joue un rôle que dans la mesure où elle va imposer à l'ensemble des capitalistes de nouvelles méthodes de production, plus productives. Par conséquent il y'aura à ce moment là généralisation de la baisse du taux de profit, des entreprises les moins productives à celles qui sont le plus compétitives. Comment cela se passe-t-il ?

" Aucun capitaliste n'introduit volontairement de nouvelles méthodes de production quelques parfaites qu'elles soient et bien qu'elles puissent augmenter considérablement le taux de la plus-value, du moment qu'elles diminuent le taux de profit. Mais chacune de ces nouvelles méthodes rend les marchandises moins chères. Le capitaliste commence donc par les vendre au-dessus de leur prix de production et peut-être au-dessus de leur valeur. Il empêche la différence entre le coût de production et le prix de marché des mêmes marchandises produites à un coût plus élevé. Il le peut parce que le temps moyen socialement nécessaire à la production de ces marchandises est supérieur au temps de travail exigé par les nouvelles méthodes de production. " (Capital III, 3 p.1045 t.2)

Supposons, en reprenant le tableau de la page 17 que l'entreprise III qui a le taux de profit le plus bas répartisse désormais sa masse de capital de 700 selon la même composition technique que l'entreprise I (peu important ici les moyens mis en oeuvre pour cette nouvelle répartition : crédit, restructuration, accumulation etc...) Ainsi la technique la meilleure s'étend dans la branche. Pour le capitaliste de III qui avait un taux de profit de 12,5%, la modernisation de ses méthodes de production implique le passage à un taux de profit plus élevé. Voici ce que donne le tableau en tenant compte des bouleversements introduits par l'extension de la meilleure technique de production des entreprises de type I aux entreprises de type III.

I	600 c	+	100 v	+	100 pl	=	800	18
I'	600 c	+	100 v	+	100 pl	=	800	18
II	400 c	+	100 v	+	100 pl	=	600	12
IV	250 c	+	100 v	+	100 pl	=	450	8
	1850 c	+	400 v	+	400 pl	=	2650	56

(1)-note de la page 22-

Sur ce terrain, la CWO subit la forte concurrence des âneries du CCI. Ceux-ci, renonçant à tout ce qu'il y'avait de positif dans l'oeuvre de Rosa Luxemburg, utilisent eux aussi la concurrence pour expliquer magiquement les contradictions du capital. Et encore trouvent-ils le moyen de reprocher à CWO de ne pas prendre en compte suffisamment cet élément, ce qui promet des débats épiques.

(2) " La loi de la concurrence est une des lois les plus secondaires dans la hiérarchie des lois capitalistes". (Bordiga)

La masse des valeurs créée est passée de 48 à 56 et la valeur sociale individuelle a baissé de 50 à 47,3. La formation d'une valeur sociale donne le tableau suivant :

I	600 c	+	100 v	+	152 pl	=	852	18
I'	600 c	+	100 v	+	152 pl	=	852	18
II	400 c	+	100 v	+	67 pl	=	567	12
IV	250 c	+	100 v	+	29 pl	=	379	8
	—		—		—		—	—
	1850 c	+	400 v	+	400 pl		2650	56

Sous l'effet de l'extension de la technique la meilleure et de la disparition de l'entreprise la moins rentable, le taux de profit des entreprises de type I diminuent. Par conséquent le taux de profit de l'entreprise I baisse, passant de 28% (cf. tableau p.17) à 21%. Il y'a donc toujours surprofit, mais celui-ci subit une baisse relative. Le capital de cette entreprise commence à voir l'achèvement de la "lune de miel" qu'il avait commencé à vivre grâce à l'utilisation de la technique la plus productive. La généralisation de celle-ci implique l'arrivée d'un autre larron qui touche également une part de surprofit, et voit son taux de profit augmenter, mais certainement moins qu'il ne l'escomptait au premier abord. En effet, le fait même qu'il y'ait désormais plusieurs capitalistes pour partager la même source de surprofit, implique qu'ils ne puissent pas toucher chacun autant de surprofit que n'en touchait le premier auparavant.

Désormais, ce n'est plus l'entreprise II qui est l'entreprise régulatrice (c'est-à-dire celle dont la valeur individuelle est égale à la valeur sociale) mais cela va être une entreprise intermédiaire entre I et II. Ici l'entreprise II obtient un profit inférieur au profit moyen de la branche. De 20% le taux de profit de la branche est tombé à 17%. C'est le cas du moins lorsque nous nous situons sur le plan de la valeur; mais lorsque nous envisageons l'égalisation des taux de profit, il n'est pas du tout dit que le taux de profit de la branche qui était après péréquation de 25%, baisse dans la même proportion. Cette baisse dépendra, toutes choses égales par ailleurs, de la place de la branche et de la part qu'elle représente au sein du capital total. Si nous supposons que le taux général de profit s'établit après péréquation à 24% dans la branche, nous obtenons alors le tableau suivant :

I	600 c	+	100 v	+	196,8 pl	=	896,8	18
I'	600 c	+	100 v	+	196,8 pl	=	896,8	18
II	400 c	+	100 v	+	97,8 pl	=	597,8	12
IV	250 c	+	100 v	+	48,6 pl	=	398,6	8
	—		—		—		—	—
	1850 c	+	400 v	+	540 pl	=	2790	56

Nous constatons que le prix de production régulateur du prix de marché s'élève maintenant à environ 49,5 au lieu de 50, donc les marchandises sont relativement moins chères. Pour simplifier, nous supposons que la baisse de la valeur a permis d'accroître le marché de la marchandise dont

la demande sociale est désormais de 56. Le taux de profit a baissé, mais le capitaliste de l'entreprise I' a vu son taux de profit s'accroître.

Nous observons un mouvement à la baisse des surprofits obtenus par les entreprises possédant la meilleure technique car l'utilisation de celle-ci n'est plus exceptionnelle, mais tend à devenir courante. C'est donc seulement la dialectique entre le tout et les parties au sein du mouvement du capital total qui explique la baisse du taux de profit, il n'y a aucun élément extérieur qui intervient pour provoquer celle-ci.

Si nous nous plaçons dans l'hypothèse où une seule entreprise monopolise complètement la production d'une branche, elle aurait tendance à freiner l'introduction de nouvelles techniques par crainte de voir son taux de profit baisser. Toutefois ceci n'implique pas que tout recours à une meilleure technique soit définitivement abandonné. En effet l'entreprise pourrait tout de même obtenir des surprofits par rapport aux autres branches en vendant momentanément ses marchandises au-dessus du prix de production. Il y' aurait une tendance à freiner l'innovation. C'est ce que montrait Lénine dans "L'impérialisme". Ce qui explique que souvent ce sont les petites entreprises qui sont à la pointe de l'innovation.

" Dans le cours général du développement capitaliste, les petits capitaux jouent, d'après la théorie marxiste, le rôle de pionniers de la révolution technique et ceci à un double titre : d'abord en ce qui concerne les méthodes nouvelles de production dans les anciennes branches fortement enracinées, ensuite dans la création de nouvelles branches de production non encore exploitées par les gros capitaux. On aurait donc tort de se figurer l'histoire des entreprises moyennes comme une ligne droite descendante qui irait du déclin progressif jusqu'à la disparition totale. L'évolution réelle est ici encore dialectique; elle oscille sans cesse entre des contradictions. Les classes moyennes capitalistes se trouvent tout comme la classe ouvrière sous l'influence de deux tendances antagonistes, l'une ascendante, l'autre descendante. La tendance descendante est la croissance continue de l'échelle de la production qui déborde périodiquement le cadre des capitaux moyens, les écartant régulièrement du champ de la concurrence mondiale. La tendance ascendante est constituée par la dépréciation périodique du capital existant qui fait baisser pour un certain temps l'échelle de la production selon la valeur du capital minimum nécessaire, ainsi que la pénétration de la production capitaliste dans les sphères nouvelles. Il ne faut pas regarder la lutte comme une bataille en règle où la partie la plus faible verrait de plus en plus diminuer et fondre ses troupes en nombre absolu; c'est plutôt comme si de petits capitaux étaient périodiquement fauchés pour s'empressement de repousser afin d'être fauchés à nouveau par la grande industrie."

( rosa Luxemburg. Réforme sociale ou révolution p.30-31 )

Par conséquent le capital ne saurait exister sur la base d'une monopolisation totale des branches d'une nation ou du monde. Dans la mesure où il tend à le faire, il s'impose comme frein au développement des forces productives et comme parasite du libre développement de l'espèce humaine, mais il ne peut suivre cette tendance jusqu'à son terme, sans provoquer par là même sa propre fin. Il contredirait alors globalement ses propres présupposés en supprimant ses possibilités d'extorsion de plus-value et la tentative d'accroître celle-ci entraînerait alors immédiatement de graves crises. C'est pourquoi dans la réalité, aux forces centripètes, celles de la centralisation, viennent s'opposer des forces centrifuges qui elles favorisent la création de nouvelles entreprises et qui permettent au capital de poursuivre contradictoirement son procès. De toutes façons, on ne peut compter sur la réalisation intégrale de cette tendance pour expliquer

la crise, car cela reviendrait alors à reconduire le schéma ricardien stagnationniste, corrolaire dialectique des théories léninistes sur la valeur et le monopole. En fait le capital ne peut exister que dans la diversité. Marx anticipait ainsi la ruine des théories du "super impérialisme" que Lénine également, en tant que militant orthodoxe, combattait (1). Le mouvement d'accumulation du capital, sa concentration et sa centralisation ne se réalisent que si, dialectiquement existe une multiplication des foyers d'accumulation. Lénine montrait pour l'Allemagne de 1907 que 0,9% entreprises (30 5888 sur 3 265 623) employaient 39,4% des ouvriers, consommaient 75,3% des chevaux-vapeur et 77,2% de l'électricité employée.

La répartition des entreprises Françaises par nombre d'ouvriers employés en 1977 se fait ainsi (INSEE) :

Activité principale	Nb de salariés.			
	0 et non déclaré	1 à 9	10 à 49	+ de 50
Non renseignée.....	221 725	87 206	14 384	3 603
Agriculture, sylvi- culture, pêche.....	54 292	18 177	2 125	231
Ind.agric et alim.. Prod.et distrib.d' énergie.....	27 990	39 308	3 908	1 434
Ind.des biens inter- médiaires.....	1 806	2 921	260	132
Ind. des biens d'équi- pement.....	21 039	18 196	8 803	3 771
Ind. des biens de con- som. courante.....	16 741	14 937	5 870	3 455
Bâtiment.....	61 284	39 232	12 879	5 502
Commerce.....	161 300	135 318	20 329	4 278
Transports et télécom	350 040	221 299	23 397	4 080
Services marchands...	48 460	22 586	5 260	1 632
Location.....	457 236	326 124	26 690	5 467
Assurances.....	51 146	4 345	627	247
Organismes financiers	585	852	219	130
Services non mar- chands.....	1 640	2 692	600	325
TOTAL.....	64 924	88 270	14 395	5 753
	1 539 658	1 011 363	139 746	40 040

### 3.2.1.1 Valeur de marché et aristocratie ouvrière.

Jusqu'ici nous avons envisagé des entreprises équivalentes, tant sur le plan du taux des salaires que sur celui du nombre d'ouvriers employés. Autrement dit la masse du capital variable avancée était la même. Essayons maintenant d'affiner notre analyse en tenant compte d'une plus grande diversité.

(1) " Kautsky appelle ultra-impérialisme ce que Hobson a appelé, 13 ans avant lui, inter-impérialisme (...) Quelles que soient les bonnes intentions de la prêtraille anglaise, ou du doucereux Kautsky, la signification sociale objective, c'est-à-dire réelle, de sa "théorie" est et ne peut être que de consoler les masses, dans un esprit éminemment réactionnaire, par l'espoir d'une paix permanente en régime capitaliste, en détournant leur attention des antagonismes aigus et des problèmes aigus de l'actualité, et en l'orientant vers les perspectives mensongères d'on ne sait quel futur "ultra-impérialisme" prétendument nouveau." (Lénine . L'impérialisme ... p. 167-168)

Soit une branche composée de cinq entreprises de productivité différente c'est-à-dire ayant des masses de capitaux et des compositions organiques différentes.

Considérons que la péréquation est effectuée entre les branches. Le taux général du profit étant de 20%. Le capital avancé est de 250 (on ne tient pas compte du capital fixe), et la masse de plus-value correspondante est de 50. L'ensemble se décompose ainsi :

Entreprises type	Nb	c	v	pl	c+v+pl	Nb. unités produits	Prix de prod. rég.	$\frac{pl}{c+v}$	$\frac{c}{v}$	nb ouv.	Taux sal.	
I	1	50	11	16	77	18	30/7	0,26	4,5	8	1,375	
II	2	45	10,5	13	68,5	16	30/7	0,23	4,3	9	1,166	
III	3	40	10	10	60	14	30/7	0,2	4	10	1	
IV	4	35	9,5	7	51,5	12	30/7	0,15	3,7	11	0,863	
V	5	30	9	4	43	10	30/7	0,10	3,1/2	12	0,750	
Tot.	15	200	50	50	300	70				50		
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12

(Nous avons numéroté les colonnes de 1 à 12 -chiffres gras- pour faciliter le commentaire du tableau).

Nous supposons que la colonne 2 nous donne le nombre d'entreprises de chaque type. La masse du capital  $c + v$  (col 3 et 4) est donc à répartir entre le nombre d'entreprises indiquées. Si dans la catégorie I une seule entreprise possède un capital de 61, par contre dans la catégorie V, 5 entreprises se partagent une masse de capital de 39. Une seule entreprise (du type I) possède donc ici plus du quart du capital total avancé, et les trois premières (du type I et II) en possèdent 40%.

Le prix de production régulateur (col.8) est ici de 30/7 ( $c+v+pl = 300$ . Nombre d'unités produits = 70).

Comme nous l'avons déjà vu, c'est la totalité des entreprises qui participent au prix de production régulateur. Chaque entreprise emploie un nombre variable d'ouvriers (col.11), à des taux de salaire différents (col.12). Par exemples il y'a 9 unités d'ouvriers dans les entreprises du type II, soit 4,5 par entreprise. Chaque ouvrier recevant un salaire de 1,166. La masse de capital variable  $v$  avancée dans ces entreprises est donc de  $1,166 \times 9 = 10,5$  (col.4).

Les nombres d'unités de marchandises produites est par exemple de 14 dans les entreprises de type III (col 7). La colonne 10 nous donne les différentes compositions organiques. Et la colonne 9 indique le taux de profit.

Les entreprises les plus productives de la branche auront donc des surprofits. Celles dont la composition technique et la masse plus grande de leurs capitaux permet d'avoir un prix de production plus petit que le prix de production régulateur (c'est le cas des entreprises I et II : leur masse de capital est respectivement  $50+11=61$  et  $45+10,5=55,5$ ) obtiennent un taux de profit de respectivement 26% et 23%. Si le taux général de profit est de 20%, elles touchent un surprofit de 6% pour l'entreprise I et de 3% pour l'entreprise II.

Le taux de plus-value tel qu'il apparaît dans la branche et les entreprises n'a plus rien de commun avec le taux général de la plus-value. Une fois la péréquation effectuée donc, la masse de plus-value que chaque branche ou chaque entreprise obtient est différente de celle qui a été créée en son sein (sauf exception). Par conséquent le de plus-value apparent est différent du taux de plus-value réel.

Les entreprises ayant des compositions organiques ( et techniques ) témoignant d'une plus grande productivité ainsi que des masses de capitaux plus importantes peuvent toucher des surprofits, tout en payant leurs ouvriers avec des salaires légèrement supérieurs à la valeur de la force de travail. (nous supposons que celle-ci représente un taux de salaire de 1,1). Les entreprises I et II qui produisent respectivement 16 et 13 unités de marchandises ont des capitaux plus grands que les autres, soit 61 et 55,5; de même leur composition organique est plus grande 4,5 et 4,3 (la composition moyenne de la branche que reflète l'entreprise III est de 4, et la masse moyenne de capital y est de 50). Les masses respectives de capital constant 50 et 45 sont mises en mouvement par un plus petit nombre d'ouvriers ( 8 et 9 ), et témoignent ainsi de la plus grande productivité de ces entreprises. Les masses de plus-value et les taux apparents de plus-value sont aussi plus élevés dans ces entreprises (il en est de même pour ce que la bourgeoisie appelle le chiffre d'affaires, soit  $c + v + pl$  ).

La possibilité ainsi fournie d'accorder des salaires supérieurs à la valeur de la force de travail à une partie de la classe ouvrière fournit au capital une base pour l'existence d'une aristocratie ouvrière dans la phase de soumission réelle du travail au capital. Une partie de la classe ouvrière peut ainsi être corrompue et attachée au char du capital par des chaînes dorées, lesquelles constituent la base matérielle du réformisme. C'est grâce à elles que le capital peut "gouverner avec l'appui de la classe ouvrière", cet appui étant obtenu grâce aux syndicats.

Nous avons là un des aspects de l'aristocratie ouvrière et de sa formation. Puisque si la totalité de la classe ouvrière vend sa force de travail à sa valeur, une partie pourra obtenir un prix au-dessus de la valeur, tandis qu'une autre devra se contenter d'un salaire plus bas que la valeur de la force de travail. Même si la force de travail était vendue au-dessous de la valeur ( au niveau du capital global ) il n'en subsisterait pas moins une aristocratie ouvrière dont les salaires seraient au-dessus de la valeur de la force de travail; ( notons ici que bien que les objets de luxe n'entrent pas dans la détermination de la valeur de la force de travail, l'aristocratie ouvrière peut participer à leur consommation ).

Ainsi s'explique ce fait que si une grande lutte ouvrière permettait à la classe d'obtenir une hausse des salaires de manière à ce que le prix de la force de travail soit égal à la valeur, une partie de la consommation des ouvriers sera orientée vers les objets de luxe, compensant partiellement la baisse de la demande des capitalistes (cf. à ce sujet Marx : Salaires prix et profits, pp.484-485 et le livre II du capital p.780). D'autre part le capital peut augmenter, grâce à la productivité du travail le salaire réel (c'est-à-dire la quantité de marchandises mises à la disposition de la classe ouvrière), tout en abaissant le salaire relatif et donc augmenter le taux d'exploitation. Le capital tente ainsi d'accorder une réserve au prolétaire pour obtenir son appui.

" Dire que l'accroissement accéléré du capital est la condition qui favorise le plus le travail salarié revient à ceci : plus la classe des travailleurs accroit et renforce la puissance ennemie, la richesse étrangère qui la domine plus s'adoucissent les conditions dans lesquelles il est permis de travailler à un nouvel accroissement de la richesse bourgeoise, au renforcement de la puissance du capital : ne peut-elle s'estimer heureuse de se forger elle-même les chaînes dorées par lesquelles la bourgeoisie la traîne à la remorque." (Travail salarié et capital Pléiade t1 p.221)

Le concept d'aristocratie ouvrière n'est nullement une invention de Lénine comme on l'entend parfois. Marx et Engels l'emploient pour désigner une catégorie de la classe ouvrière et en ont fait une des clés pour expliquer le réformisme. (cf Livre I du Capital et "Le syndicalisme"-Maspéro). Contrairement à ce qu'affirment les révisionnistes du CCI c'est avec le capital parvenu à maturité (phase de soumission réelle du travail au capital), que les bases matérielles aptes à susciter et entretenir une aristocratie ouvrière se développent pleinement. Lénine ne faisait que maintenir le programme communiste dans sa lutte contre les chefs réformistes, en montrant que ceux-ci s'appuyaient sur cette fraction de la classe ouvrière. Les bolcheviks (Lénine, Boukharine) généralisaient ce qu'avaient dit Marx et Engels à propos de l'Angleterre.

Si l'aristocratie ouvrière constitue le fer de lance du réformisme, il n'en reste pas moins que celui-ci naît de la possibilité pour le capital d'intégrer la totalité de la classe ouvrière.

Les conditions de l'émergence de cette aristocratie ne sont pas identiques dans les deux phases de la production capitalistes. Dans la phase de subordination formelle, la valeur de la force de travail est relativement constante, puisqu'aucun progrès de la productivité du travail ne vient la faire baisser (cf CouC N°5). Pour augmenter la quantité de surtravail, le capital ne peut qu'allonger la journée de la force de travail, ou abaisser violemment le prix de la force de travail au-dessous de sa valeur. Par conséquent pour augmenter le standard de vie de la classe ouvrière il n'y a qu'une possibilité : payer la force de travail à sa valeur, voire dans certains cas au-dessus de celle-ci. Mais le capital ne peut adoucir l'exploitation que s'il possède une autre source de profit et celle-ci ne peut lui être fournie que de l'extérieur, par le monopole sur le marché mondial et la domination coloniale.

" Et la classe ouvrière ? On sait qu'elle connut aussi des périodes de misère durant l'essor inouï du commerce et de l'industrie de 1848 à 1868, car même alors sa grande masse bénéficia tout au plus d'une amélioration passagère de sa condition, et seule une petite minorité privilégiée et protégée jouit d'avantages durables. (...) La vérité la voici : aussi longtemps qu'a duré le monopole industriel de l'Angleterre, la classe ouvrière anglaise a participé jusqu'à un certain point aux avantages de ce monopole. Certes, ces avantages se répartissaient fort inégalement en son sein : la minorité privilégiée en empocha la plus grande partie, mais même la grande masse en avait, du moins par-ci par-là sa portion. C'est ce qui explique qu'il n'y a plus eu de socialisme en Angleterre depuis la mort de l'owenisme.

Avec la ruine de la suprématie industrielle, la classe ouvrière d'Angleterre va perdre sa condition privilégiée. Dans son ensemble - y compris donc dans sa minorité privilégiée et dirigeante-, elle se verra alignée au niveau des ouvriers de l'étranger. Et c'est pourquoi le socialisme renaitra en Angleterre."

(Engels. Cf "Le syndicalisme t1 p.192-193)

Comme le montre ici Engels, c'est l'ensemble de la classe ouvrière qui peut être corrompue et de plus divisée, car son aristocratie empoche la part du lion. Le réformisme naît de l'ensemble de la classe ouvrière, des chaînes dorées que le capital peut se permettre de lui forger durant les phases de prospérité économique.

Dans la phase de soumission réelle, non seulement la corruption de la classe ouvrière obtenue grâce à des surprofits tirés de l'exploitation d'autres nations peut être renforcée par le passage de la domination coloniale à la domination impérialiste (caractéristique de la phase de soumission réelle), mais encore, à l'intérieur même des métropoles impérialistes un élément de toute première importance se manifeste avec

le progrès de la productivité du travail et donc le développement de la plus-value relative. Par ce biais, le capital peut augmenter le salaire réel tout en abaissant le salaire relatif.

C'est ce processus qui permet de lier le prolétariat aux intérêts du capital; d'autre part nous avons vu en étudiant la valeur de marché les possibilités de différenciation des salaires et leur effet sur l'existence d'une aristocratie ouvrière. Une autre conséquence, c'est qu'il est possible désormais de diviser pleinement le prolétariat mondial, d'opposer une partie à l'autre en différenciant leur standards de vie. S'il est vrai que dans la phase formelle également les niveaux de vie sont différents entre pays, cela est dû avant tout aux circonstances historiques particulières qui déterminent la valeur de la force de travail, ainsi qu'à la lutte de classes ou aux diverses traditions nationales qui peuvent exister, de même qu'à la différence des aliments de base (blé en Europe, Riz en Asie). Cependant, une fois cette valeur de la force de travail donnée dans un pays, le salaire réel ne peut progresser durablement (sauf par le biais de la domination coloniale). Par contre dans la phase réelle, il devient plus facile de diviser le prolétariat mondial. La propagande bourgeoise montre en exemple l'ouvrier des pays capitalistes les plus développés et indique aux autres la voie à suivre : travaillez dur, soyez plus exploités, et vous serez mieux payés !

" De toutes façons, il ne faudrait pas s'imaginer que; parceque dans un pays donné la valeur relative du travail diminue proportionnellement à la productivité du travail, le niveau de salaire, dans les différents pays s'établit en proportion inverse de la productivité du travail. C'est juste le contraire qui se produit. Plus un pays est productif par rapport à un autre sur le marché mondial, et plus les salaires comparés aux autres y seront élevés. Ce n'est pas seulement le salaire nominal mais aussi le salaire réel, qui est en Angleterre plus élevé que sur le continent. L'ouvrier mange davantage de viande, satisfait davantage ses besoins. Mais cela ne vaut pas pour l'ouvrier agricole, seulement pour l'ouvrier de manufacture. Mais il n'est pas plus élevé en proportion de la productivité des ouvriers anglais." (Théories sur la plus-value T2 p.10)

C'est sur cette aristocratie ouvrière que prend assise le syndicat, ménageant les intérêts de celle-ci tout en bradant les intérêts de l'ensemble de la classe. Alors que dans la phase de soumission formelle le prolétariat pouvait utiliser le syndicat qui lui permettait de créer les conditions favorables pour que la force de travail se vende à sa valeur, par contre dans la phase de soumission réelle, l'une des fonctions du syndicat, devenu partie intégrante de la société bourgeoise, est de maintenir le prix de la force de travail en-dessous de sa valeur.

Reprenons par exemple notre tableau ci-dessus page 27. Supposons que le prix de la force de travail y soit inférieur à sa valeur et que le salaire est égal à la valeur de la force de travail lorsque le taux de salaire est 1,1.

Il est donc parfaitement possible, -et c'est ce qui se passe dans la réalité - que la force de travail soit globalement vendue au-dessous de sa valeur (soit à 1 dans notre exemple), bien qu'une fraction de la classe ouvrière vende sa force de travail au-dessus de la valeur. Dans le tableau pour que globalement la force de travail soit vendue à sa valeur, il faudrait qu'il y'ait une masse de salaire de 55 (au lieu de 50 ici). On peut mesurer ici tout ce qu'a de fallacieux la revendication du salaire minimum par le syndicat et par les gauchistes. Le syndicat réclamerait par exemple si nous prenons les chiffres du tableau un salaire minimum de 0,80 (soit 0,85 pour les gauchistes, compte tenu de la surenchère !). Ce faisant ils livrent pieds et poings liés le prolétariat au capital en revendiquant

un salaire inférieur à la valeur de la force de travail.

Examinons les conséquences de tout ceci : les ouvriers des catégories III et IV qui eux aussi ( tout comme ceux de V) vendent leur force de travail au-dessous de sa valeur ne sont pas unifiées face au capital sur une même revendication. Le syndicat maintient et reproduit la division de la classe ouvrière, et ce d'autant plus que les ouvriers des entreprises III, IV et V sont plus isolés (par exemple dans le tableau 12 unités d'ouvriers se répartissent dans 5 entreprises du type V, 11 dans 4 entreprises du type IV etc...); ce faisant le syndicat canalise la lutte ouvrière en l'utilisant comme facteur du procès de rationalisation et d'accumulation du capital. Par exemple si nous envisageons les entreprises encore inférieures à celles du type V, il est possible que la revendication d'un salaire minimum de 0,80 leur paraisse intolérable et les oblige à fermer leur porte. C'est ce qui explique que souvent les petits patrons soient de farouches adversaires du syndicat, alors que le patronat dans son ensemble et l'Etat le reconnaissent comme partenaire et interlocuteur privilégié, responsable et démocratique.

Par ce biais-là, le syndicat peut donc canaliser la lutte ouvrière comme facteur de rationalisation du capital. Mais il ne faudrait pas s'imaginer pour autant que le syndicat suscite les luttes. Au contraire il cherche à les étouffer et à les limiter au maximum, y compris en les orientant selon les intérêts du capital. Ainsi en Mai 68, la plus grande grève de l'histoire du mouvement ouvrier, les syndicats se sont vautés d'avoir arraché une augmentation de plus de 30% du salaire minimum. Ce qu'ils oublient de dire c'est qu'en fait ce salaire avait pris plus de 30% de retard sur l'évolution normale de l'ensemble du salaire ouvrier.

Nous avons vu que les syndicats ne cherchaient en aucune manière à unifier l'ensemble de la classe ouvrière pour qu'elle vende sa force de travail à sa valeur. Tout en fragmentant la classe, les syndicats vont développer une politique d'intégration spécifique à l'entreprise, au secteur, à la région, à la nation. Grâce aux différences de productivité, une partie de la classe ouvrière peut être corrompue par une politique de salaires plus élevés ce qui implique la possibilité de l'attachement à l'entreprise, du patriotisme d'entreprise, que les syndicats ne manquent pas d'exacerber. - Notons ici que nous avons considéré dans le tableau un même type d'ouvrier sans tenir compte des différences hiérarchiques etc...-

C'est dans les entreprises de type I et II que nous trouvons l'aristocratie ouvrière ( de plus c'est ici que les classes moyennes seront les plus nombreuses), qui forme une solide base pour le syndicat. En imposant la vente de la force de travail au-dessous de sa valeur, le syndicat ménage cette aristocratie dans la mesure où le capital n'est pas contraint d'attaquer ses privilèges. Bien au contraire, tant que durera la phase de prospérité, il cherchera à les maintenir, accroissant ainsi la division au sein du prolétariat, tout en s'assurant de l'attachement d'une fraction de la classe dont le poids social est déterminant. On remarquera en effet que dans notre exemple 34% des ouvriers ( 8 + 9 = 17 sur 50) contrôlent près de 50% du capital ( 50 + 45 = 95 sur 200), en n'étant réparti que dans 3 entreprises, et assurent près de la moitié de la production ( 18 + 16 = 34 sur 70). Ces ouvriers occupent donc une position-clé dans le procès global de production, ils sont fortement concentrés, d'où une menace potentiellement relativement plus forte contre le capital. Il est donc particulièrement vital pour celui-ci de s'assurer l'appui de cette fraction de la classe ouvrière.

### 3.2.2 Moyens de reproduction non reproductibles.

Jusqu'ici nous n'avons vu l'établissement de surprofits que dans le cas des moyens de production reproductibles.

Au cours de son procès d'accumulation, le capital, étant donné qu'il est guidé par la soif du maximum de plus-value, provoque la baisse de la valeur des marchandises en généralisant les techniques de production les meilleures. Grâce à celles-ci, tout capital est à même de produire plus dans le même temps, car ces techniques sont reproductibles et ne restent pas l'apanage d'un seul capitaliste.

A condition de pouvoir mobiliser la masse des capitaux nécessaires, tout capitaliste peut introduire cette technique et obtenir momentanément un profit extra en abaissant la valeur individuelle des marchandises au-dessous de leur valeur sociale.

" Ou bien cette réduction (des coûts de production NDR) résulte du fait que le capital est employé dans des quantités supérieures à la moyenne, en sorte que les faux frais de la production diminuent tandis que les causes générales qui font croître la productivité du travail (coopération, division du travail etc...) peuvent avoir une plus haute efficacité, une intensité accrue, parce que leur champ d'activité s'est étendu; ou bien il provient du fait qu'indépendamment de la quantité de capital en fonction on recourt à de meilleures méthodes de travail, des inventions nouvelles, des améliorations mécaniques, des secrets de fabrication en chimie etc.. bref, des moyens de production nouveaux, améliorés, supérieurs à la moyenne. La réduction du prix coûtant et le surprofit qui en résulte proviennent de la manière dont le capital en fonction est investi. Ils sont dus soit au fait que le capital est concentré dans les mains d'une seule personne, en quantité exceptionnellement grande, condition qui s'annule dès que des grandeurs équivalentes sont employées dans la moyenne; soit au fait qu'un capital de telle grandeur fonctionne d'une manière particulièrement productive, condition qui disparaît aussitôt que, d'exceptionnelle, la méthode devient générale ou se trouve surpassée par une autre, encore plus élaborée."

(Capital III, 6 Pléiade t.2 pp.1313-14)

Nous avons vu que les lois de la production capitaliste allaient toujours dans le sens de la généralisation de la technique la meilleure et par conséquent de l'abaissement de la valeur des marchandises. Le capital qui recherche le maximum de valeur extra, de plus-value, est obligé pour cela d'utiliser les techniques dont l'effet tend à réduire au minimum la valeur. Ce faisant le capital pose d'une manière toujours plus accrue les bases de la société future. C'est cette contradiction valorisation/dévalorisation qui se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit.

Cette généralisation de la technique la meilleure ne peut avoir lieu lorsque nous avons affaire à une force productive naturelle non reproductible et qui peut être monopolisée. Toute force productive naturelle n'est pas pour autant monopolisable, il en est ainsi de l'air par exemple. Dans un tel cas où une force productive naturelle peut être à la disposition de tous les capitalistes, il ne s'ensuit rien de différent par rapport au cas précédent. Le problème est tout autre lorsque nous avons affaire à l'utilisation d'une force productive qui est par nature monopolisable. En effet, elle est la source d'une productivité naturelle du travail qui ne provient ni du capital ni du travail, ni d'une utilisation par le capital d'une énergie naturelle distincte du capital mais incorporée en lui ( par ex. l'utilisation de la vapeur dans une machine à vapeur).

Supposons que :

" les fabriques d'un pays donné soient pour la plupart actionnées par des machines à vapeur, une minorité cependant par des chutes d'eau naturelles. Supposons que le prix de production dans ces branches d'industrie soit de 115 pour une masse de marchandises dont la production a consommé un capital de 100. Le profit de 15%

n'est pas seulement calculé sur le capital de 100 qui a été consommé, mais sur le capital total utilisé dans la production de cette valeur marchandise. Comme nous l'avons expliqué antérieurement, ce prix de production n'est pas déterminé par le coût de production individuel de chaque producteur industriel, mais par le coût de production moyen de la marchandise produite, dans les conditions moyennes du capital, dans toute la sphère de production considérée. En fait il s'agit du prix de production de marché, du prix moyen de marché par opposition à ses oscillations. C'est d'ailleurs sous forme de prix de marché et ensuite sous forme de prix régulateur de marché ou prix de production de marché que se manifeste dans les marchandises la nature de la valeur; c'est ainsi que se traduit le fait qu'elle est déterminée, non point par le temps nécessaire à un producteur individuel donné produisant une certaine quantité de marchandises, ou des marchandises isolées, mais par le temps de travail socialement nécessaire; c'est le temps de travail requis pour produire, dans les conditions sociales moyennes de production, la quantité totale exigée par la société d'une espèce de marchandises se trouvant sur le marché." (Capital ES t8 p.33)

Dans ce secteur, c'est la totalité des entreprises dont le travail abstrait est dépensé comme travail social qui détermine la valeur des marchandises. Supposons, en poursuivant l'exemple de Marx ci-dessus, que certains capitalistes soient à même d'utiliser une chute d'eau qui permette de réduire les coûts de production de 10. Leur capital avancé baisse alors de 100 à 90. Comme le prix de production dans la branche est le même pour la totalité des marchandises, les entreprises utilisant la chute d'eau vendent leurs marchandises 115 et touchent donc un profit de 25. Ces 25 se décomposent en 13,5 de profit moyen (soit 15% -taux de profit moyen- de 90 - capital avancé-) et 11,5 de surprofit. Si le capitaliste qui exploite la chute d'eau n'est pas lui-même le propriétaire, mais que celui-ci est un personnage distinct du capitaliste, à savoir le propriétaire foncier, c'est celui-ci qui touche le surprofit sous forme de rente foncière. Il y'a conversion du surprofit en rente foncière.

Dans le cas présent, cette rente sera appelée rente différentielle car elle est égale à la différence entre le prix de production individuel d'un capital particulier employant une force naturelle monopolisable, et le prix de production régulateur des marchandises de la branche. Dans la mesure où le propriétaire s'empare de ce surprofit celui-ci se convertit en rente foncière. Cette rente n'entre pas dans la formation du prix de production régulateur, elle est au contraire fondée sur lui. Cependant, tous les capitaux participent à l'établissement du prix de production régulateur, même ceux qui obtiennent un surprofit.

De même il est possible que tous les capitaux participant à l'établissement du prix de production à l'intérieur de la branche soient caractérisés par le fait qu'ils emploient une force productive monopolisable. Dans l'agriculture par exemple, toutes les entreprises utilisent la terre comme moyen de production. Lorsqu'il y'a seulement utilisation de moyens de production reproductibles, nous avons vu qu'il y'a coïncidence entre le prix de production (sur le plan de la branche c'est-à-dire somme des coûts de production individuels + profit moyen calculé sur le capital avancé total) et la valeur de marché (masse des marchandises multipliée par le prix de production régulateur du prix de marché individuel).

Par contre, lorsqu'il y'a utilisation d'une force productive naturelle non reproductible, la valeur de marché est toujours supérieure au prix de production. Dans le cas présent, si nous faisons la somme des capitaux avancés dans l'entreprise qui possède la machine à vapeur et celle qui possède la chute d'eau, le prix de production au niveau de la branche serait de 100 + 90 (cout de production) + 28,5 (profit moyen de 15% sur

le capital avancé) = 218,5 ( prix de production au niveau de la branche). La valeur de marché est quant à elle de 115 ( prix de production régulateur ) X 2 ( nombre de marchandises ) = 230.

La différence de 11,5 revient au propriétaire foncier sous forme de rente. Si la chute d'eau appartenait au capitaliste, il y'aurait toujours surprofit, mais le capitaliste l'empocherait directement, il ne serait pas obligé de le verser sous forme de rente au propriétaire foncier. Dès lors on ne pourrait pas, dans cette poche capitaliste distinguer formellement le surprofit du profit moyen.

Par conséquent le surprofit est indépendant de l'existence ou de la non-existence de la propriété foncière. Le seul rôle de la propriété foncière dans cette affaire est de convertir le surprofit en rente. Alors que dans le cas que nous avons étudié précédemment, il y'avait un mouvement du capital qui tendait à généraliser la technique la meilleure, ici cette meilleure technique -celle utilisant la chute d'eau- est par nature non généralisable puisque non reproductible. Les autres capitaux ne peuvent donc en bénéficier. Il n'y a donc pas moyen par ce biais-là, pour ces autres capitaux d'abaisser le prix de production régulateur au niveau du prix de production individuel du capital qui utilise la chute d'eau. Par contre rien n'empêche ces capitalistes d'utiliser une force productive reproductible ( fruit du travail humain) qui ait les mêmes effets que la chute d'eau (ou des effets supérieurs) sur la productivité du travail et donc au niveau de la valorisation. Il peut très bien arriver que de nouvelles techniques, elles généralisables viennent supplanter la technique non reproductible qui finit par être éliminée en tant que force productive.

La seule source de valeur est le travail, et la chute d'eau comme toute force naturelle n'a aucune valeur, elle permet seulement à un capital donné d'obtenir un surprofit grâce à un degré de productivité exceptionnel. C'est seulement en tant que propriétaire de cette force naturelle, que le propriétaire foncier peut s'approprier une partie de la plus-value extorquée à la classe ouvrière. Ce qui a été dit ici pour la chute d'eau vaut également pour les terres ou les richesses du sous-sol. Nous examinerons la rente agricole proprement dite dans la suite de cette étude.

### 3.3 Mode de production capitaliste = Alimentation végétalienne

Avant d'aborder la théorie de la rente proprement dite ( N°8) nous devons développer ici un aspect essentiel de la théorie révolutionnaire. Cet élément très important qui est la théorie de l'aliment de base a été depuis Marx occulté, de même que l'ensemble de la question agraire, par les bourgeois et les réformistes. Lorsque rarement cet élément est mentionné, c'est comme de coutume pour le juger dépassé et le réviser en fonction des "phénomènes nouveaux" que connaîtrait le MPC.

Pour notre part, comme à notre habitude, nous nous rangeons dans le camp des quelques-uns qui farouchement défendent l'invariance du programme communiste.

" Un des grands mérites d'Adam Smith est aussi d'avoir montré que la rente foncière provenant du capital employé dans la culture des produits agricoles tels que le lin, les plantes tinctoriales, dans l'élevage etc... est déterminée par la rente obtenue par le capital investi dans la production de l'aliment de base. Depuis Smith, aucun progrès n'a été réalisé à cet égard. Les restrictions ou additions que nous pourrions y ajouter n'ont pas leur place ici mais entrent dans l'étude spéciale de la propriété foncière. Nous ne parlerons donc pas ex professo de la propriété foncière se rapportant à un sol non destiné à la production de blé." (Marx.p.1286)

En remarquant que depuis Smith aucun progrès n'a été réalisé dans la compréhension de cet élément théorique, Marx raye d'un large trait de plume 50 ans de progrès scientifique. Si l'une de nos thèses montre que la science économique bourgeoise a atteint son apogée en 1830, sur la question de l'aliment de base le progrès s'est arrêté en 1776. Avis aux universitaires qui voudraient se présenter sur la ligne de départ et concourir dans la série "aliment de base" : ils ont un sérieux handicap de deux siècles ! Ce n'est pas vers les philistins modernes qu'il faudra se tourner pour avoir quelque lumière sur la question.

Comme Marx le fait remarquer, l'examen exhaustif de la question de l'aliment de base devait être menée à bien dans le livre consacré à la "propriété foncière" c'est-à-dire le deuxième livre des 6 que Marx projetait d'écrire et dont un seul l'a été : le Capital. Toutefois il n'est guère difficile d'exposer les grandes lignes de notre théorie. Hormis la Gauche Communiste d'Italie, bien peu de ceux qui prétendirent assurer la continuité du communisme révolutionnaire dans la terrible période de contre-révolution dont nous émergeons à peine n'ont défendu cette thèse cardinale : le MPC s'accompagne d'une révolution alimentaire. Mode de production capitaliste = alimentation végétalienne. (écologistes vous arrivez 4 siècles après le capital !) (1)

Le lecteur écarquille les yeux ! Ne vivons-nous pas dans l'ère de la boîte de conserves, du surgelé et du potage minute ( en 1952, Bordiga ne parlait que de la conserve, excusez le modernisme ! ) ? Le journaliste de service de France-Soir ne nous dit-il pas d'ailleurs qu'aujourd'hui ce n'est plus le pain quotidien que l'ouvrier doit gagner à la sueur de son front, mais le beefteak ? La preuve : pour la première fois depuis qu'elle a le pouvoir politique, la bourgeoisie française vient de libérer le prix du pain!

Mais les faits sont têtus, et c'est sur eux que nous nous appuyerons, même si la statistique bourgeoise, pourtant toujours prompte et précise dès qu'il s'agit de compter les poils de cul merdeux des capitalistes est peu loquace sur le sujet.

A chaque mode de production correspond un mode d'alimentation humaine donné. Dans le MPC, dont le but est de produire le maximum de plus-value, l'alimentation de la classe ouvrière, donc de la seule classe capable de fournir le surtravail aura une importance toute particulière. L'alimentation joue un rôle important dans la reproduction de la force de travail, et pour le capital il est nécessaire que la valeur de la force de travail soit la plus basse possible. Dans la phase de soumission formelle du travail au capital alors que l'augmentation de la productivité et de l'intensité du travail du travail rencontrent rapidement des limites, le capital ne peut, toutes choses égales par ailleurs accroître le taux de plus-value qu'en recourant à deux méthodes : l'allongement de la journée de travail et l'abaissement du prix de la force de travail au-dessous de sa valeur. Mais le capital tente aussi de modifier les conditions de la reproduction de la force de travail en substituant par exemple la pomme de terre à d'autres éléments permettant la reproduction de la force de travail.

" Le coton, les pommes de terre et l'eau-de-vie sont des objets du plus commun usage. Les pommes de terre ont engendré les écrouelles; le coton a chassé en grande partie le lin et la laine, bien que la laine et le lin soient, en beaucoup de cas, d'une plus grande utilité, ne fût-ce que sous le rapport de l'hygiène; l'eau-de-vie, enfin l'a emporté sur la bière et le vin, bien que l'eau-de-vie employée

---

(1) Si nous devions avoir des preuves supplémentaires de la dégénérescence d'Invariance, Nlle série, nous pourrions encore les trouver dans son intérêt pour le végétarisme (entre autres lubies) .

comme substance alimentaire soit généralement reconnue comme un poison. Pendant tout un siècle, les gouvernements luttèrent vainement contre l'opium européen; l'économie prévalut, elle dicta ses ordres à la consommation.

Pourquoi donc le coton, la pomme de terre et l'eau-de-vie sont-ils les pivots de la société bourgeoise ? Parcequ'il faut pour les produire, le moins de travail, et qu'ils sont par conséquent au plus bas prix. Pourquoi le minimum du prix décide-t-il du maximum de la consommation ? Serait-ce par hasard à cause de l'utilité absolue de ces objets, de leur utilité intrinsèque, de leur utilité en tant qu'ils correspondent de la manière la plus utile aux besoins de l'ouvrier comme homme, et non de l'homme comme ouvrier ? Non, c'est parce que dans une société fondée sur la misère, les produits les plus misérables ont la prérogative fatale de servir à l'usage du plus grand nombre. " (Misère de la philosophie p.37)

Les lois de la production capitaliste renchérissent relativement les produits alimentaires par rapport aux produits manufacturés (à l'inverse du féodalisme dans lequel les produits manufacturés sont relativement plus chers que les produits agricoles), la généralisation du MPC s'accompagne donc d'une révolution alimentaire (1), l'aliment de base de la classe exploitée étant un aliment végétal (Blé en Europe, Riz en Asie).

Dans son ouvrage sur "La Question Agraire", Kautsky, alors orthodoxe, commence par démolir les postulats bourgeois selon lesquels le climat et non le mode de production est l'élément déterminant de l'alimentation. Selon la théorie bourgeoise il y'aurait des branches de l'espèce humaine (notamment celles vivant dans les régions tropicales ou équatoriales) qui n'auraient pas besoin de viande. Une telle explication relève d'un plat naturalisme en ce qu'elle prétend déterminer la forme de l'activité humaine par le besoin en carbone ! Or s'il est vrai que dans les pays froids l'homme a relativement plus besoin de substances animales (riches en carbone) la différence n'est pas si notable qu'on puisse séparer naturellement l'humanité en peuples végétariens et peuples non végétariens suivant la latitude. C'est ce que prouve par exemple l'effort que font les Tchouktsches des régions polaires pour se procurer des végétaux. A l'inverse dans toutes les régions d'Afrique, les habitants se nourrissent de beaucoup de viande. A un faible degré du développement humain (2) l'homme résolvait même son "besoin en carbone" en mangeant son semblable.

Comme le montre Kautsky, dans la mesure où l'homme est tout d'abord confronté à une nature qu'il ne domine pas, il dépend largement de celle-ci et se nourrit de ce qui lui est facilement accessible. Ainsi, malgré les différences de climat, tous les hommes vivant au stade de la chasse et de la pêche s'alimentaient à peu près de la même manière (avec bien sûr les variations locales dues à la plus ou moins grande rareté ou abondance de

---

(1) Bien évidemment, la révolution communiste s'accompagnera d'une révolution alimentaire non moins radicale. De même, dans les mesures de transition de la dictature du prolétariat il faudra résoudre des mesures du type de celles que Lénine préconisait dans sa lettre aux conseils ouvriers Bavaoais : "Avez-vous fixé une ration alimentaire plus importante pour les ouvriers que pour les bourgeois ?"

(2) Nous disons faible degré non pas parceque nous condamnerions le cannibalisme au nom d'une morale civilisée (cette même civilisation qui fait vivre une partie de l'humanité grâce au surtravail de l'autre n'est-elle pas d'ailleurs la plus cannibale de toutes ?), mais parce que l'existence de l'anthropophagie implique un faible développement de la valeur d'échange et de la productivité du travail. La valeur d'usage joue encore un grand rôle aussi le prisonnier est-il mangé alors que lorsque la valeur d'échange se développe il est réduit à l'esclavage.

certains produits). La manière dont l'homme s'empare de ses sources de nourriture est déterminée par son mode de production. Aucun peuple ou groupe humain n'est par nature entièrement végétarien (1), le climat ne constituant dans tout cela, contrairement à ce qu'affirment les théories bourgeoises, qu'un élément négligeable, dans la mesure où il ne joue pas de rôle sur la mise à disposition des produits (même Kroutchev a eu toutes les peines du monde à faire pousser des fraises en Sibérie, et pourtant il pensait que le socialisme impliquait la domination de la nature).

" Si le mode de production d'un peuple change, son alimentation change aussi sans que change le climat. Si le lazzaroni napolitain d'aujourd'hui se contente de macaronis, de sardines et d'ail, il ne le doit pas au magnifique climat sous lequel il vit. Sous le même climat, les hommes des temps héroïques de la Grèce, ainsi que nous l'apprenons par l'Iliade et l'Odyssée, trouvaient du plaisir non seulement à consommer de grandes quantités de viande, mais encore à consommer de la graisse "florissante", nourriture qui pourrait satisfaire même un esquimeau.

Les Hindous eux-mêmes n'ont pas toujours été végétariens. Avant d'avoir envahi la vallée du Gange et de s'y être établis, ils étaient des bergers nomades dont l'alimentation se composait principalement du lait et de la viande des bêtes de leurs troupeaux. Ce n'est que lorsque leur mode de production eut changé, lorsque l'agriculture eut pris la place de l'élevage parce que le pays du Gange présentait bien des conditions favorables à l'agriculture, mais non à une exploitation étendue de pâturages, ce n'est qu'alors que l'abatage d'un boeuf ou d'une vache, de celui qui laboure et de celle qui donne le lait, devint peu à peu un acte de prodigalité criminelle."

( Kautsky - La question Agraire pp.33-34)

Il nous faut montrer maintenant que l'avènement du MPC s'accompagne de la généralisation de l'alimentation végétarienne (2).

Selon des historiens allemands du XIX<sup>e</sup> siècle, la consommation de viande a atteint un point culminant en Allemagne au cours du XV<sup>e</sup> siècle avec environ 100 kg par personne et par an. C'est-à-dire 250g à 300g par jour si l'on divise cette quantité par la totalité des jours de l'année, mais il faut compter en enlevant les jours d'abstinence et de jeûne religieux, dans ce cas, on arrive à des rations courantes de 450 à 500g. Le déclin s'effectue au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, d'abord lentement puis d'une manière rapide au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. A la fin du XVIII<sup>e</sup>-début du XIX<sup>e</sup> siècle, on en est à 14 kg par personne et par an (il convient de noter l'insuffisance de tels chiffres qui ne prennent pas en compte les différentes classes sociales (3) - Nous avons vu que pour le capital ce qui est déterminant c'est la consommation de l'ouvrier. De ce point de vue on peut

---

(1) Pour le communisme théorique, l'alimentation carnée, survenue avec la maîtrise de la chasse et de la pêche, a marqué un progrès décisif dans l'histoire de l'humanité. " N'en déplaise à Mrs les végétariens, l'homme n'est pas devenu l'homme sans régime carné " (Engels). Il y'a trouvé les substances nécessaires à son développement. Par ailleurs Engels souligne le fait que la capacité de l'homme à s'adapter à tous les climats et à toutes les sources de nourriture comestibles est un signe de son universalité.

(2) " Le capitalisme est l'époque de l'alimentation céréalière, comme la 'barbarie supérieure' -Guerre de Troie- était celle de l'alimentation exclusivement carnivore". (Bordiga)

(3) D'autre part rien n'est dit sur les différentes sortes de viandes, les différents morceaux etc...

dire que la ration de l'ouvrier était certainement légèrement inférieure à ce chiffre (1)).

Ainsi en 250 ans, la consommation de viande de l'Allemand a été divisée par 7! Il s'effectue ensuite une légère reprise (environ 40 kg par personne et par an à la veille de la première guerre mondiale). Cela ne fait que confirmer notre doctrine de classe. En effet s'il y'a une baisse absolue de la consommation de viande avec l'établissement de la phase de soumission formelle du travail au capital, au cours de la phase de soumission réelle la consommation de viande s'accroît de nouveau. La consommation de viande par ouvrier est d'ailleurs ( avec le capital fixe et le nombre d'exemplaires vendus du Manifeste du parti communiste !) pour Marx l'un des indices les plus sûrs du développement capitaliste. Cependant si l'on considère la consommation de l'ouvrier Français en 1974, celui-ci consomme toutes catégories de viande confondues, y compris charcuterie et poisson, moins de 160 g par jour soit 3 fois moins de viande que l'artisan allemand du XVI<sup>e</sup> siècle.

On peut constater la même tendance de diminution absolue de la consommation de viande comme corollaire du développement capitaliste, en Angleterre, même si les observations y ont été faites d'une manière moins sérieuse (2). La ration alimentaire des "mangeurs de viande" ( meat eating classes) est évaluée à 680g par jour pour l'Angleterre du XV<sup>e</sup> siècle. Dans la Royal Navy en 1565, chaque matelot reçoit par jour 518g de boeuf salé et 85g de poisson séché. Au XVII<sup>e</sup> la consommation de viande tomberait, ( pour la population qui en mange tous les jours, ou 5 fois par semaine), à 311 g par jour (cf. Gregory King). Donc là aussi on constate une diminution de la consommation de viande. De plus, celle-ci augmente à nouveau un peu plus tôt qu'en Allemagne, et ceci n'est pas étonnant, car comme nous l'avons vu dans notre N°5, l' Angleterre est la première aire à connaître la phase de soumission réelle du travail au capital.

En ce qui concerne le prolétaire Anglais de l'ère de la révolution industrielle, il nous suffit de citer les résultats de l'enquête d'Engels à Manchester en 1844 pour en avoir un saisissant aperçu :

" L'alimentation habituelle du travailleur industriel diffère évidemment selon le salaire. Les mieux payés, en particulier ceux des ouvriers d'usine chez lesquels chaque membre de la famille est en état de gagner quelque chose ont tant que cela dure, une bonne nourriture, de la viande chaque jour et le soir, du lard et du fromage. Mais dans les familles où on gagne moins, on ne trouve de la viande que le dimanche ou 2 à 3 fois par semaine, et en revanche plus de pommes de terre et de pain; si nous descendons l'échelle peu à peu, nous trouvons que la nourriture d'origine animale est réduite à quelques dés de lard, mêlés aux pommes de terre, plus bas encore ce lard disparaît, il ne reste que du fromage, du pain de la bouillie de farine d'avoine (porridge), et des pommes de terre, jusqu'au dernier degré, chez les Irlandais où les pommes de terre<sup>(1844)</sup> constituent la seule nourriture." (Situation de la classe laborieuse en Angleterre p.115)

---

(1) D'après Kautsky "jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle la forêt, le paturage, l'eau et le poulailler fournissaient une nourriture animale abondante. La viande était l'aliment quotidien ordinaire des petites gens en Allemagne. Deux ou trois plats de viande dans la journée n'étaient pour un journalier rien d'extraordinaire." La diminution de la consommation de viande a dû frapper plus que les autres classes, la classe ouvrière.

(2) Ce n'est certainement pas aux historiens bourgeois modernes que l'on pourra demander d'étudier honnêtement cette question. Comme tous les "hommes de science" ces savants universitaires sont principalement pré-occupés de vilipender la théorie du prolétariat.

Engels ajoute par la suite que même cette limite est franchie quand l'ouvrier cesse d'avoir du travail; par exemple à Londres où le nombre des sans-travail était plus grand qu'ailleurs :

" On consomme à défaut d'autre nourriture, des pelures de pommes de terre, des déchets de légumes, des végétaux pourrissants, et on ramasse ardemment tout ce qui peut contenir ne serait-ce qu'un atome de produit mangeable."

En ce qui concerne la France, il y'a encore moins de données globales, mais nous pouvons utiliser quelques exemples significatifs localisés, comme l'évolution de la consommation de viande du salarié Languedocien au XVI<sup>e</sup>S.

1480	39,5 kg/an
1533-34	40,9 "
1549	32,7 "
1551	38,2 "
1562	35 "
1563	30 "
1583	20 "
1580-90	18,2 "

Ainsi en moins d'un siècle la consommation de viande est divisée par 2.

En Espagne sous Philippe II, la consommation de viande et de poisson par an et par habitant est égale à 18 kg de boeuf, 9,6 kg de mouton, 6 kg de poisson frais et 6 kg de poisson séché, ce qui constitue des quantités honorables par rapport à l'époque actuelle. On peut noter toutefois que là où il y'a forte consommation de viande il y'a aussi souvent forte consommation de pain (2).

Dans les époques de famine, l'alimentation, surtout celle du paysan est composée uniquement de céréales dans le meilleur des cas, de racines et de châtaignes autrement.

En séparant le prolétaire de la terre, le capital paupérise l'ouvrier, la part relative de la consommation de céréales et de végétaux augmente et ceux-ci constituent son aliment de base, celui-ci étant en Europe le blé. Avec la phase de soumission réelle du travail au capital, la consom-

(1) -note de la page 38- C'est pour abaisser le coût de reproduction de la force de travail que la bourgeoisie Anglaise a réduit l'ouvrier Irlandais à l'état de mangeur exclusif de pomme de terre. Rappelons que la pomme de terre n'était rien d'autre à l'origine que de la nourriture à cochons et qu'il a fallu une solide dose d'opiniâtreté à la bourgeoisie pour faire accepter ce mets peu râgotant aux ouvriers qu'elle ne considère de toutes façons pas tellement plus haut que l'animal. Voici venir à la rescousse un de ces petits esprits plein de mépris pour la classe ouvrière, et celui-ci fut d'ailleurs l'un des plus hystériques détracteurs de la Commune de Paris, allant jusqu'à traiter les magnifiques combattantes de la Commune de "guenons", nous voulons parler d'Alexandre Dumas fils qui écrit ceci : " La pomme de terre est réellement une nourriture et une nourriture saine, facile et peu dispendieuse. Son apprêt a celà d'agréable pour la classe laborieuse des ouvriers qu'il n'exige presque pas de soins ni de dépense." (Dictionnaire de cuisine).

Quoi de plus comique que le bourgeois Français si fier de sa cuisine et qui accompagne ses plats les plus fins avec ladite pomme de terre!

(2) Par exemple au Moyen-Age, le soldat de Charles VII, pour les 580 g de viande et 45 g de lard salé qu'il consommé, enfourne également 1,270 kg de pain et 2 litres de vin. Quant au soldat Egyptien du VI<sup>e</sup> siècle av JC, c'est 684g de viande, 981 g de pain et plus de 2 litres de vin qu'il consomme ( pauvre bidasse moderne !).

mation de viande de la classe ouvrière et plus encore de son aristocratie augmente. En effet dans cette phase il est possible d'augmenter le taux d'exploitation tout en augmentant le salaire réel. Le capital peut ainsi forger des chaînes dorées aux esclaves salariés. Avec cette phase, il s'ensuit un changement d'attitude de la bourgeoisie vis-à-vis de l'image de l'ouvrier qu'elle propose comme modèle à l'ensemble du prolétariat, de même son attitude vis-à-vis du syndicat se modifie. C'est ce, qui très bien montré Rosa Luxemburg :

" Le rôle personnel de l'exploiteur est visible quand il s'agit du salaire absolu, c'est-à-dire du niveau de vie réel. Une réduction de salaire qui entraîne un abaissement du niveau de vie réel des ouvriers est un attentat visible des capitalistes contre les travailleurs et ceux-ci y répondent aussitôt par la lutte, là où existe un syndicat, et, dans les cas favorables, ils l'empêchent. La baisse du salaire relatif s'opère sans la moindre intervention personnelle du capitaliste, et contre elle, les travailleurs n'ont pas de possibilité de lutte et de défense à l'intérieur du système salarial, c'est-à-dire sur le terrain de la production marchande. Contre le progrès technique de la production, contre les inventions, contre l'introduction des machines, contre la vapeur et l'électricité, contre les perfectionnements des transports, les ouvriers ne peuvent pas lutter. Or, l'action de ces progrès sur le salaire relatif des ouvriers résulte automatiquement de la production marchande et du caractère de marchandise de la force de travail. C'est pourquoi les syndicats les plus puissants sont impuissants contre cette tendance à la baisse rapide du salaire relatif. La lutte contre la baisse du salaire relatif est la lutte contre le caractère de marchandise de la force de travail, contre la production capitaliste tout entière. La lutte contre la chute du salaire relatif n'est plus une lutte sur le terrain de l'économie marchande, mais un assaut révolutionnaire contre cette économie, c'est le mouvement socialiste du prolétariat.

D'où les sympathies de la classe capitaliste pour les syndicats qu'elle avait d'abord combattus furieusement, une fois que la lutte socialiste eut commencée et dans la mesure où les syndicats se laissent opposer au socialisme. En France, les luttes ouvrières pour l'obtention du droit de coalition ont été vaines jusque dans les années 1870 et les syndicats étaient poursuivis et frappés de sanctions draconiennes. Cependant, peu après que la Commune eut inspiré à la bourgeoisie une peur panique du spectre rouge, un brusque changement s'opéra dans l'opinion publique. L'organe du président Gambetta, La République Française, et tout le parti régnant des "républicains rassasiés", commencent à encourager le mouvement syndical, à faire pour lui une active propagande. Aux ouvriers anglais, on citait en exemple au début du XIX<sup>e</sup> siècle la sobriété des ouvriers Allemands; c'est au contraire l'ouvrier anglais, non pas sobre mais "avide", le trade-unioniste mangeur de bifteck, que l'on recommande comme modèle à l'ouvrier Allemand. Tant il est vrai que pour la bourgeoisie la lutte la plus acharnée, pour l'augmentation du salaire absolu est une vétille inoffensive par rapport à l'attentat contre le saint des saints; contre la loi du capitalisme qui tend à une baisse continue du salaire relatif."

( Introduction à l'économie politique pp.282-83)

La consommation de viande de l'ouvrier sera donc un des indices du développement de la phase de soumission réelle du travail au capital. Il est facile de vérifier que c'est effectivement dans les métropoles impérialistes que l'ouvrier consomme le plus de viande (1 note p.42). ( Deux exceptions : l'Argentine et l'Uruguay que la division internationale du travail a placées

dans la position d'exportateurs de viande pour les pays capitalistes les plus développés et dans lesquels la consommation de viande par la classe ouvrière est comparable à celle des pays où le MPC est le plus développé).

Après avoir démontré que le MPC généralise l'alimentation végétalienne et que l'augmentation de la consommation de viande avec la phase de soumission réelle n'est absolument pas contradictoire avec la thèse précédente mais bien au contraire en parfaite continuité avec celle-ci, il nous reste à montrer l'importance toute actuelle de l'aliment de base végétal.

Tandis qu'augmentait pour les pays capitalistes les plus développés la consommation de viande, le rôle des aliments végétaux est allé en diminuant. Ainsi la consommation de pain par an et par personne passe en France de 84,3 kg en 1965 à 57,2 kg en 1974; la consommation des pâtes alimentaires passe de 7,6 kg en 65 à 5,6 kg en 74. Tandis que dans le même temps la consommation de viande de boucherie s'élève de 20,9 kg à 21,8 kg, la consommation de viande de porc pass de 6,3 kg à 7,8 kg, la charcuterie de 6,9 kg à 8,1 kg... La baisse de la consommation de blé se retrouve dans la plupart des pays capitalistes dans lesquels le blé est l'aliment de base.

- Consommation de blé 1924-1961 -

Pays	1924-28	1929-33	1934-38	1950-53	1954-58	1959-61
	.....kilogrammes par an et par habitant.....					
France	192	184	158	162	141	132
Belgique + Lux	165	161	149	127	121	119
Royaume-Uni	138	133	127	117	114	108
Australie	137	134	126	127	119	111
Nlle-Zélande	128	122	118	103	103	105
Suisse	128	135	131	115	109	108
Canada	123	112	115	95	90	86
Etats-Unis	114	104	100	84	76	74
Pays-Bas	105	106	104	101	101	93

(Source : FAO)

Il faut cependant nuancer les chiffres ci-dessus, dans la mesure où ce qui nous intéresse c'est la consommation de la classe ouvrière, la seule dont l'exploitation de la force de travail permet la création de plus-value. De ce point de vue ce sont les classes moyennes et les capitalistes qui consomment proportionnellement le plus de viande et le moins de céréales et de pommes de terre. Pour la France de 1974, nous avons la répartition suivante (en kilos par an et par personne).

	Ouvriers	Classes moyennes			Capitalistes
		Employés	Cadres moy.	Cadres Sup.	
Pain	58,76	46,71	43,44	37,39	43,43
Pâtes	5,58	4,68	4,09	3,24	4,27
Pommes de T.	79,54	57,23	56,44	31,4	48,27
Ts.prod.carnés(+poisson)	56,74	58,04	55,74	54,02	62,69
(Viande boucherie)	(20,34)	(22,68)	(21,05)	(23,99)	(27,94)

Donc d'une part notre doctrine de classe considère l'aliment de base qui rentre dans la reproduction de la force de travail prolétarienne, d'autre part il est nécessaire de considérer des aires géographiques et donc de dépasser l'analyse pays par pays. Nous retrouvons ici l'un des éléments des fameuses aires géo-historiques dont nous avons parlé brièvement dans le N°5 de CouC dans notre conclusion sur la question nationale.

En ce qui concerne le blé, nous pouvons avoir une bonne indication de son importance dans certains pays où justement il constitue l'aliment de base en constatant la part de calories fournies par le blé dans le total des calories fournies par les céréales et féculents.

Grèce....89%	Liban....82%	Yougoslavie....75%	Etats-Unis....72%
Israël...88%	Iran.....82%	Suède.....75%	Libye.....71%
Hongrie..86%	Turquie..82%	Irak.....75%	Pays-bas.....69%
Australie85%	France...80%	Canada.....74%	Afghanistan...68%
Jordanie.84%	Argentine79%	Irlande.....74%	Norvège.....64%
N.Zélande84%	Uruguay..77%	Espagne.....74%	Roumanie.....58%
Italie...83%	Belgique.77%	Royaume-Uni....74%	All.Féd.....52%
Chili....82%	Syrie....77%	Suisse.....73%	Finlande.....50%
Autriche....48%			
Danemark....44%			
Portugal....43%			
RAU.....43%			
Pologne.....40%			

(Source : FAO 1962)

La faible part de certains pays comme la Pologne ou le Portugal s'explique par l'importance d'autres aliments comme le maïs et la pomme de terre. Il en va de même en RAU où le maïs joue un rôle très important. Toutefois le blé est prédominant, même si ce n'est que faiblement, et d'autre part il est nécessaire de considérer l'ensemble de l'aire envisagée. Il est frappant de voir que les pays se répartissent dans les aires suivantes :

- Europe ( il faut inclure l'URSS dans laquelle le blé joue un rôle de très grande importance).
- Moyen-Orient (il faudrait ajouter également le Pakistan occidental, consommateur de blé).
- Amérique du Nord (sauf Mexique où le maïs est l'aliment de base).
- Sud de l'Amérique Latine (comme nous l'avons noté l'Argentine et l'Uruguay ont un niveau de consommation de viande comparable à celui des pays capitalistes les plus développés, il n'en demeure pas moins comme le montrent ces chiffres que le blé y est l'aliment de base).

Bien entendu, si la part du blé dans la consommation de céréales et de féculents joue partout un rôle primordial, cette part est très variable du point de vue de la contribution au montant total des calories. Cela n'a rien d'étonnant car avec le développement de la phase de soumission réelle la quantité de viande consommée augmente, aussi les calories d'origine animale ont-elles en général d'autant plus d'importance que le MPC est plus développé. Ainsi par exemple en Turquie le blé fournit 58% des calories totales et les protéines d'origine animale 16% tandis qu'aux Etats-Unis,

---

(1) Note de la page 40) Avec la crise qui vient, redeviendra toujours plus actuel - même dans les orgueilleuses métropoles impérialistes- le cri du grand révolutionnaire Blanqui : "Qui a du fer a du pain". C'est seulement au prix d'une féroce lutte de classe et en imposant le triomphe de la révolution communiste internationale dans l'alternative guerre impérialiste ou révolution que le prolétariat assurera sa survie.

modèle du développement capitaliste la part du blé est de 17% contre 70% pour les protéines d'origine animale. Mais dans un cas comme dans l'autre, le principal végétal constituant l'aliment de base du prolétariat est le blé ( 82% en Turquie et 72% aux USA).

En ce qui concerne le riz et les autres végétaux susceptibles d'être l'aliment de base d'une aire donnée nous n'avons pas d'études comparables mais on peut toutefois citer à titre d'exemple le Japon. Le riz y est l'aliment de base.

- Consommation de certains aliments au Japon 1949-63 -

Aliments	1949	1955	1963
	.....grammes par jour et par habitant...		
Riz	333	347	351
Blé	66	68	65
Orge	63	60	12
Aliments d' orig.anim.	69	125	178

(Source : FAO)

Quant à la Chine, si vous n'êtes pas convaincus que le riz y est l'aliment de base vous pouvez toujours aller, s'il vous reste quelques sous à la fin du mois, dans un restaurant chinois, et essayer d'y demander du pain ! (1)

Jusqu'ici nous n'avons envisagé la question que sous l'angle des quantités consommées ou des calories fournies.

Si cela nous donne des indications précieuses pour la détermination de l'aliment de base, du principal végétal entrant dans la reproduction de la force de travail prolétarienne, cette détermination ne pourra être menée à bien que par l'étude des superficies cultivées. L'aliment de base étant la végétal qui occupe la superficie la plus importante.

Le blé était cet aliment en Europe aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle et il semble donc bien l'être toujours au vu des éléments que nous avons analysés plus haut.

Mais nous devons voir si cela est confirmé par la donnée qui est la plus importante pour la détermination de la rente : la superficie cultivée.

Pour cela nous aurons recours au grand tableau comparatif des pages suivantes.

---

(1) Encore que comme tout marchand doive s'adapter au marché local, on a pu entendre en Irlande le serveur d'un restaurant chinois demander : "Chips or Rice ?"

## Répartition des principales superficies cultivées en végétaux en Europe (unité=hectare)

		Seigle	Mafs	Riz	P.de T.	Blé	Orge	Avoine
Allemagne (RFA + RDA)	1912-14	6 500 000	-	-	3 400 000	2 000 000	1 600 000	4 500 000
	1928-29	4 500 000	-	-	2 800 000	1 600 000	1 500 000	3 500 000
	1969-71	1 550 000	100 000	-	1 100 000	1 200 000	2 100 000	1 000 000
Autriche	1912-14	2 000 000	290 000	-	1 275 000	1 200 000	1 000 000	1 900 000
	1928-29	380 000	60 000	-	190 000	200 000	150 000	300 000
	1969-71	140 000	120 000	-	110 000	280 000	290 000	100 000
Hongrie	1912-14	1 100 000	2 900 000	-	700 000	3 200 000	1 100 000	1 100 000
	1928-29	650 000	1 000 000	-	280 000	1 500 000	450 000	280 000
	1969-71	150 000	1 275 000	-	170 000	1 300 000	320 000	50 000
Belgique	1912-14	260 000	-	-	160 000	160 000	35 000	275 000
	1928-29	230 000	-	-	170 000	175 000	40 000	270 000
	1969-71	20 000	2 000	-	45 000	210 000	175 000	90 000
Bulgarie	1912-14	185 000	650 000	3 000	-	1 000 000	230 000	170 000
	1928-29	180 000	780 000	6 000	10 000	1 000 000	220 000	150 000
	1969-71	20 000	630 000	17 000	30 000	1 000 000	420 000	75 000
Danemark	1912-14	245 000	-	-	60 000	55 000	250 000	430 000
	1928-29	150 000	-	-	65 000	100 000	350 000	400 000
	1969-71	40 000	-	-	35 000	110 000	1 340 000	190 000
Espagne	1912-14	770 000	460 000	39 000	275 000	3 900 000	1 500 000	550 000
	1928-29	660 000	475 000	50 000	?	4 200 000	1 800 000	700 000
	1969-71	320 000	530 000	60 000	390 000	3 800 000	2 215 000	480 000
France	1912-14	1 200 000	470 000	-	1 550 000	6 500 000	750 000	4 000 000
	1928-29	790 000	350 000	-	1 450 000	5 200 000	750 000	3 500 000
	1969-71	140 000	1 450 000	20 000	400 000	4 000 000	2 820 000	830 000
Italie	1912-14	125 000	1 600 000	145 000	295 000	4 800 000	250 000	500 000
	1928-29	125 000	1 500 000	140 000	350 000	4 800 000	230 000	500 000
	1969-71	35 000	980 000	170 000	280 000	4 000 000	180 000	300 000

			Seigle	Mafs	Riz	P de T.	Blé	Orge	Avoine
Norvège	1912-14	15 000	-	-	40 000	5 000	35 000	100 000	
	1928-29	7 000	-	-	50 000	11 000	60 000	100 000	
	1969-71	10 000	-	-	30 000	4 000	180 000	70 000	
Pays-Bas	1912-14	230 000	-	-	170 000	60 000	25 000	140 000	
	1928-29	200 000	-	-	180 000	50 000	30 000	160 000	
	1969-71	60 000	1 000	-	150 000	-	-	60 000	
Pologne	1912-14	?	-	-	-	-	-	-	
	1928-29	5 500 000	-	-	2 500 000	1 300 000	1 150 000	2 000 000	
	1969-71	3 750 000	-	-	2 700 000	2 000 000	870 000	1 400 000	
Portugal	1912-14	?	-	-	-	-	-	-	
	1928-29	250 000	-	-	-	450 000	80 000	230 000	
	1969-71	230 000	430 000	-	115 000	500 000	90 000	165 000	
Roumanie	1912-14	90 000	2 100 000	-	10 000	2 000 000	550 000	500 000	
	1928-29	300 000	4 500 000	-	200 000	3 000 000	2 000 000	1 200 000	
	1969-71	45 000	3 200 000	28 000	310 000	2 500 000	310 000	130 000	
Suisse	1912-14	25 000	1 000	-	55 000	40 000	6 000	30 000	
	1928-29	20 000	1 000	-	50 000	70 000	6 000	20 000	
	1969-71	10 000	10 000	-	30 000	-	40 000	10 000	
GB + Irlande UK	1912-14	25 000	-	-	500 000	750 000	800 000	1 600 000	
	1928-29	?	-	-	450 000	1 000 000	550 000	1 400 000	
	1969-71	5 000	1 000	-	270 000	1 000 000	2 320 000	375 000	
Suède	1912-14	400 000	-	-	150 000	100 000	175 000	800 000	
	1928-29	250 000	-	-	150 000	230 000	?	?	
	1969-71	80 000	-	-	50 000	260 000	600 000	500 000	
Grèce	1912-14	-	-	-	-	-	-	-	
	1928-29	50 000	-	-	12 000	500 000	200 000	130 000	
	1969-71	7 000	160 000	17 000	55 000	1 000 000	?	80 000	

1975	Afrique	Am. Nord	Am. Sud	Asie	Europe	Océanie	URSS
Blé	8.484	38.487	9.704	75.779	25.305	8.612	61.985
Mais	19.056	35.397	16.050	27.480	12.142	80	2.652
Seigle	22	615	367	603	5.367	15	8.010
Avoine	402	7.769	567	2.315	6.502	1.010	12.107
Orge	4.426	8.294	1.031	24.085	19.271	2.446	?
Riz	4.507	1.965	6.456	128.194	377	86	500
Millet	15.272	703	944	5.343	6.348	47	7.912
Sorgho	13.839	7.872	2.488	17.866	159	513	77

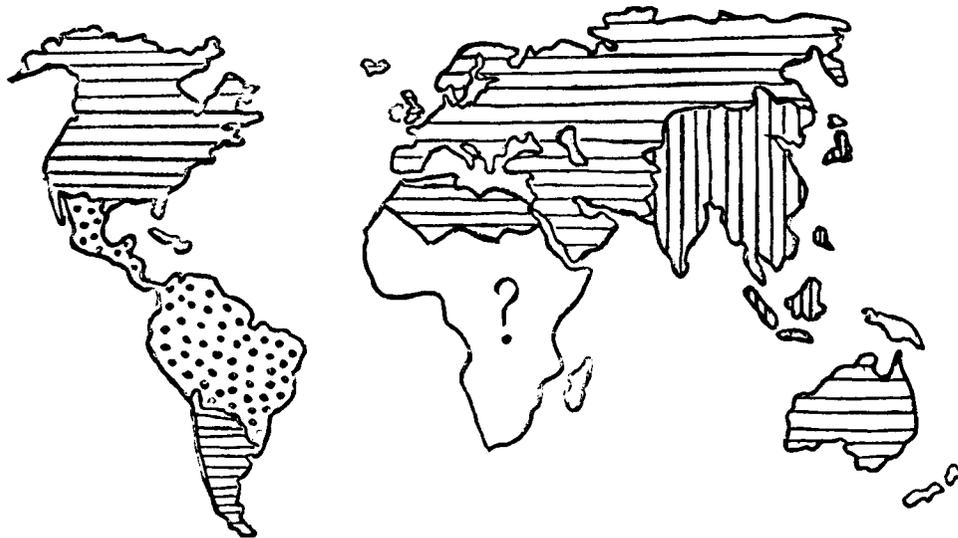
(contrairement aux tableaux précédents, les chiffres sont donnés en milliers d'ha)

Nous y voyons bien à nouveau une confirmation de notre thèse selon laquelle le riz est l'aliment de base en Asie. (La zone qui va du Moyen-Orient à l'Afrique du Nord a comme aliment de base le Blé. Ainsi l'Afghanistan, le Pakistan Occidental, l'Iran, la Turquie sont des consommateurs de blé).

En ce qui concerne l'Afrique, nous n'avons pas réussi à obtenir assez de données pour discerner précisément quel est l'aliment de base. Il est certain qu'en Afrique du Nord -en liaison avec le Moyen-Orient- il s'agit du blé ( Lybie, Algérie, Tunisie, Maroc, Egypte).

Pour l'Amérique Latine, comme on peut le voir sur le tableau, le Maïs occupe une part prédominante dans les surfaces cultivées. Toutefois, dans la pointe Sud de l'Amérique Latine, l'aliment de base est le blé.

Nous avons essayé de représenter au moyen d'une carte la répartition de l'aliment de base par aires géographiques :



Légende :  = Maïs ;  = Blé ;  = Riz

1975	Afrique	Am. Nord	Am. Sud	Asie	Europe	Océanie	URSS
Blé	8.484	38.487	9.704	75.779	25.305	8.612	61.985
Mais	19.056	35.397	16.050	27.480	12.142	80	2.652
Seigle	22	615	367	603	5.367	15	8.010
Avoine	402	7.769	567	2.315	6.502	1.010	12.107
Orge	4.426	8.294	1.031	24.085	19.271	2.446	?
Riz	4.507	1.965	6.456	128.194	377	86	500
Millet	15.272	703	944	5.343	6.348	47	7.912
Sorgho	13.839	7.872	2.488	17.866	159	513	77

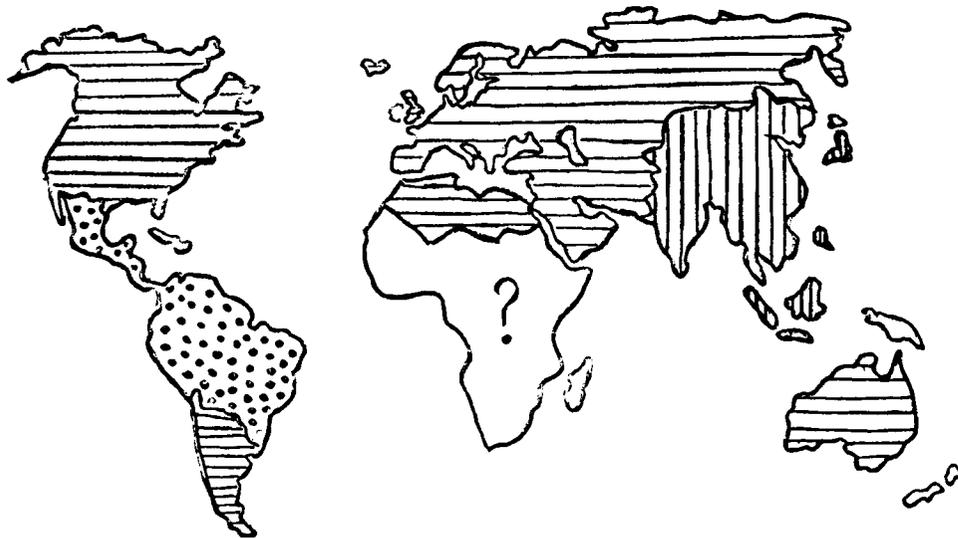
(contrairement aux tableaux précédents, les chiffres sont donnés en milliers d'ha)

Nous y voyons bien à nouveau une confirmation de notre thèse selon laquelle le riz est l'aliment de base en Asie. (La zone qui va du Moyen-Orient à l'Afrique du Nord a comme aliment de base le Blé. Ainsi l'Afghanistan, le Pakistan Occidental, l'Iran, la Turquie sont des consommateurs de blé).

En ce qui concerne l'Afrique, nous n'avons pas réussi à obtenir assez de données pour discerner précisément quel est l'aliment de base. Il est certain qu'en Afrique du Nord -en liaison avec le Moyen-Orient- il s'agit du blé ( Lybie, Algérie, Tunisie, Maroc, Egypte).

Pour l'Amérique Latine, comme on peut le voir sur le tableau, le Maïs occupe une part prédominante dans les surfaces cultivées. Toutefois, dans la pointe Sud de l'Amérique Latine, l'aliment de base est le blé.

Nous avons essayé de représenter au moyen d'une carte la répartition de l'aliment de base par aires géographiques :



Légende :  = Maïs ;  = Blé ;  = Riz

Au terme de notre analyse, nous avons donc établi que les positions de Marx étaient toujours valables. Le blé est l'aliment de base en Europe, le riz est l'aliment de base en Asie. Aucun nouveau végétal n'est venu supplanter ceux qui dominaient au siècle dernier. Si dans un premier temps Smith pensait que l'aliment de base était le riz en Asie, il y renonça par la suite dans la mesure où il affirme que les terres à riz sont impropres à toute autre culture à cause de la présence de l'eau. En réalité seule une partie assez faible (10 à 20%) des terres vouées à la culture des riz, est impropre à toute autre culture (c'est le cas du delta du Mékong au Vietnam par exemple). Les conditions naturelles indispensables à la culture du riz sont de fortes précipitations et un terrain parfaitement plat, aussi a-t-il fallu par exemple au Japon un travail considérable pour rendre possible la culture du riz, dans un pays fort montagneux (d'où de grands travaux d'aplanissement). La terre à riz en France, la Camargue, n'est pas du tout vouée naturellement à cette culture, puisqu'il y poussait avant du blé, puis de la vigne.

Quelles sont les conséquences théoriques et pratiques du fait que le blé soit (pour l'Europe) l'aliment de base, et donc occupe les plus grandes surfaces cultivées en végétaux? Tout d'abord, c'est la rente des terres à blé qui détermine la rente des autres terres cultivées ainsi que celle des pâturages. La rente des terres sur lesquelles sont cultivées les plantes servant par exemple de matières premières pour l'habillement (lin etc...) pour l'alimentation du bétail, ainsi que la rente des pâturages sont égales à celle que devrait payer le fermier si la terre était cultivée en blé. Si les terres à blé déterminent la rente différentielle, elles déterminent également pour les autres terres la rente absolue. (c'est-à-dire une rente identique pour chaque terre). C'est en effet sur la base du capital investi dans la culture du blé que s'établit la rente absolue. Dans les autres branches agricoles, cette rente s'ajoute aux coûts de production de même que la rente différentielle, si bien que par exemple la viande se vend au-dessus de son prix de production et de sa valeur. Si le blé est relativement plus cher que les produits industriels, la viande elle, est relativement plus cher que le blé.

Enfin, c'est la rente agricole qui détermine la rente urbaine. Sur la base de la rente agricole s'ajoutent également d'autres éléments particuliers qui renchérissent les terrains à bâtir : la situation (le progrès des moyens de transport et de communication renchérit les terrains lorsqu'il favorise la situation), le progrès de la population dans les villes, le développement du capital fixe qui demeure sur la terre à échéance du bail, la nécessité de la terre en tant qu'espace et assise indispensable à toute activité humaine. Tous ces éléments renchérissent les loyers en un mouvement qui part du centre des villes vers la périphérie, et les ouvriers sont progressivement rejetés des centres des villes vers les banlieues. Paris puni pour ses soulèvements révolutionnaires, désormais vidé de sa substance ouvrière, a maintenant un maire.

Vous qui jetez un oeil distrait sur les derniers remaniements des prix agricoles à Bruxelles, sachez bien ceci : **LORSQUE LE PRIX DU BLE AUGMENTE TOUT CE QUI EST VITAL POUR LE PROLETAIRE AUGMENTE.**

( à suivre)